

BULLETIN  
DE LA SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE  
DE CORBEIL  
D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

51<sup>e</sup> Année

1945



IMPRIMERIE BOUQUET, AUCH

1946

## TABLE DES MATIÈRES

---

Dédicace.

Adhésions depuis 1945.

Comptes-rendus analytiques des réunions du Conseil d'Administration et Assemblées Générales.

D<sup>r</sup> Bailliard : La Maison de Fustel de Coulanges à Massy .... 12

Tubert de Ganay : Milly et ses plantes médicinales ..... 15

Anne Vivaux : Le Couvent des Capucins d'Etampes ..... 24

E.-H. : L'occupation et la libération dans le sud du département de Seine-et-Oise ..... 40

Gorneau : La Procession du Bâton de Saint-Jean et du Bâton de la Vierge de la paroisse de Chauffour-les-Etrechy en 1682 .. 43

Henri Lemoine : Note sur quelques objets d'art de l'ancienne église Saint-Guénault de Corbeil ..... 46

Max-le-Roy : Découverte de l'emplacement d'une ville romaine à Blandy ..... 47

Chronique ..... 49

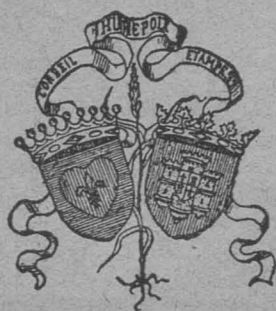
Bibliographie ..... 53

---

BULLETIN  
DE LA SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE  
DE CORBEIL  
D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

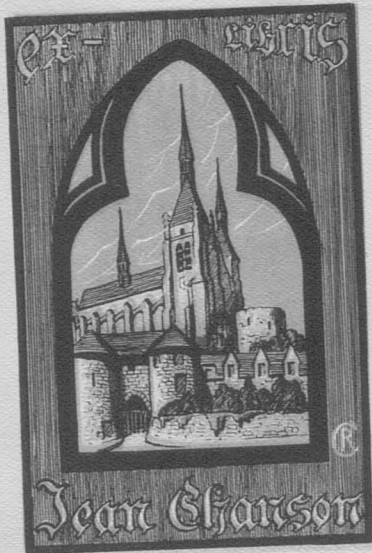
51<sup>e</sup> Année

1945



IMPRIMERIE BOUQUET, AUCH

1946



BOX

SODALITATI NOSTRAE

L ANNUM AGENTI

ET EIUSDEM RECTORI

LXX ANNUM AGENTI

D.D.

En ces termes Monsieur Jacques ZEILLER, Membre de l'Institut, Vice-Président de la Société a bien voulu écrire l'épigraphe en tête de ce volume commémorant le Cinquantenaire de la Société Historique du Hurepoix et l'anniversaire de son cher et vénéré Président M. ROBERT de COURCEL.

En ces heures de publications difficiles, une souscription a été ouverte et nous remercions les personnes suivantes qui ont bien voulu souscrire :

MM. le Docteur BAILLIARD  
 l'abbé BILLIARD  
 DUTHEIL  
 HEURTEAU  
 JACQUES ZEILLER  
 Emile HOUTH  
 Hubert de GANAY  
 VIBERT  
 BRUXELLE  
 l'abbé AUBRY  
 le Comte des Garets  
 l'Archip. GUIBOURGE  
 l'ab. Henri BERTHIER

M<sup>lle</sup> GRAND

M. le Duc de CARAMAN  
 Armand CAILLET

MM. GIRET  
 BEAUGEARD  
 Jean CHANSON

M<sup>me</sup> LEFEVRE  
 M. PERILLARD  
 SIGOT

M<sup>me</sup> DUREY-COMTE  
 M. Pierre COCHET  
 HENAULT  
 DUBOIS-CORNEAU

M<sup>lle</sup> Linette Petitpierre

M<sup>me</sup> Pierre VIVAUX  
 MM. Pierre RAINAL  
 René CORNESSE  
 Pierre BEZANÇON  
 le Docteur SUBERCAZES  
 FERRAND

M. Henri VACHEROT  
 André CROS

M. Gustave ESTOURNET  
 Robert DARBLAY  
 René DAGE

George HARLE  
 Emile LEFRANC

M<sup>lle</sup> BRAYER

Les Grands Moulins de Corbeil

MM. GARCIN  
 IMBAULT  
 AUBINAU  
 STEIN

Louis POUPINFL  
 Lucien BOURDIN

MM. ROMANÇER  
 AUVRAY

Armand DUPRE  
 Charles BOUDIN

ADHESIONS DEPUIS LE BULLETIN DE 1944

- ANDRE Joseph, avoué honoraire, 10 Rue de Copenhague, à Paris.  
ABLON-SUR-SEINE (la commune de)  
ANTOMARCHIE (M<sup>me</sup>) institutrice, Ecole Jules Ferry, à Argenteuil  
BARNIER (Georges) secrétaire de Mairie, à Grigny.  
BEAUMONT (Jacques) commissaire priseur, 51 rue Feray à Corbeil  
BELLAND instituteur, à Fleury-Mérogis, par Saint-Michel-sur-Orge  
BENOIST, directeur d'école, à Morsang-sur-Orge  
BLONDEAU (M<sup>me</sup>) institutrice, 20 Grande Rue, à Juvisy.  
BILLARD (Paul) 13 rue Dufour à Saint-Michel sur-Orge  
BOISSY Saint Léger (la commune de)  
BONNEFOY, 4 rue de la Paix, à Paris.  
BOURNAC (M<sup>me</sup>) institutrice, 111 rue Marcadet, à Paris.  
BOUSSY-SAINT-ANTOINE (la commune de)  
BRIDOUX (M<sup>me</sup>) institutrice, 317 Bd Aristide Briand, à Savigny-sur-Orge.  
CAIRE (M<sup>me</sup>) institutrice, Ecole de Balisy, à Longjumeau.  
CASSE (Marcel) 18 rue Ernest-Feray, à Essonnes.  
CHARRON (Marcel), maire de Vert-le-Petit.  
CHAUDUN (Albert) retraité, à Villemoisson par Epinay-sur-Orge  
COURCEL (M<sup>me</sup>) Robert de) Port-Courcel, à Vigneux-sur-Seine.  
COURCEL (Jean de) " "  
COURCEL (M<sup>me</sup>) Jean de) " "  
COURCEL (Emmanuel de) " "  
COURCEL (M<sup>me</sup> Emmanuel de) " "  
COURCEL (Xavier de) " "  
COURCEL (Guillaume de) " "  
COURCEL (M<sup>me</sup> Guillaume de) " "  
COURCEL (l'abbé Vincent de) " "  
COURCEL (Michel-Sixte de) " "  
COURTY (Georges), à Chauffour-les-Etréchy.  
DANNEMOIS (la commune de)  
DANGE (M<sup>me</sup>) institutrice, 4 avenue d'Atthis, à Morangis  
DAVOUST (Marcel) Ecole de Boussy-Saint-Antoine, par Brunoy.  
DEBART (M<sup>me</sup>) institutrice Château de l'Arbalète, à Grigny, par Ris-Orangis.  
DEROME instituteur, 101 rue de Houdan, à Sceaux (Seine).  
DOITTAU (Paul), industriel, 50 av. du Président Carnot, à Corbeil

- DUCLOS (Armand), rue de Corbeil, à Essonnes.
- DUPOUX instituteur, Ecole Aristide Briand, à Savigny-sur-Orge.
- DUTHEIL (Serge), instituteur, à Saulx-les-Chartreux, Essonnes (la ville de)
- FERET (le Révérend Père), le Saulchoir, à Etiolles, par Soisy-sur-Seine
- FOURCADE-PRUNET (M<sup>lle</sup>) institutrice, Ecole F. Buisson, à Ste Geneviève-des-Bois.
- GALLET (M<sup>me</sup>) institutrice, 43 av. Gounod, à Juvisy.
- GARNIER instituteur, 2 rue de la Poste, à Juvisy.
- GARNIER (M<sup>me</sup>) institutrice, 2 rue de la Poste, à Juvisy.
- GRAUBY (M<sup>me</sup>) institutrice, Ecole du Centre, à Massy.
- GRESLE (M<sup>me</sup>) institutrice, Ecole de filles à Grigny, par Ris-Orangis.
- GUEBIN (Pascal) La colonie, à Condé-sur-Vègre, + 6 Avril 1945.
- HARLE (Georges) à Ebréchy.
- HIN (Roger-Ernest, 3 Place Carnot, à La Ferté-Alais.
- HOFF (l'abbé Georges) curé d'Yerres.
- HOTTINGER (baron) Château du Piple, Boissy-Saint-Léger.
- JACQUART (Jean) 7 rue Ferdinand Duval, à Paris
- JACQUET (Jacques), instituteur à Fontenay-le-Vicomte, par Mennecy.
- JAMET (M<sup>lle</sup>) institutrice, Ecole Jules Ferry, à Ste-Geneviève-des-Bois.
- JOUON (M<sup>me</sup>) institutrice, 22 avenue Raspail à Juvisy.
- KRAULT instituteur, Ecole Jules-Ferry, à Argenteuil.
- LANGLOIS (Paul) Méréville.
- LAME (Marius), notaire, à Villeneuve-Saint-Georges.
- LASTEYRIE (comte de) Port-Courcel à Vigneux-sur-Seine.
- LASTEYRIE (comtesse de) Port-Courcel à Vigneux-sur-Seine.
- LE COQ DE KERLAND (Eddy) 1 rue de Villecresnes, à Yerres.
- LE COQ DE KERLAND (Lionnel), 1 rue de Villecresnes, à Yerres.
- LE COQ DE KERLAND (M<sup>lle</sup>) Myrielle) 1 rue de Villecresnes, à Yerres.
- LEYROS (Auguste) 24 rue de la Gare, à Epinay-sur-Orge.
- LEYENDEKER (Marcel) Docteur en Droit, diplômé de l'Ecole du Louvre, 45 rue du Parc de Clagny, à Versailles.
- MAUBAN (André), 5 bis rue de Solférino à Paris.
- MICHEL instituteur, rue du Parc, à St-Geneviève-des-Bois.
- MONCANY (Docteur) Corbeil.
- MONTHLERY (la commune de)

NOUVEAU (Henry), ingénieur ECP, à Saint-Germain-lès-Corbeil.  
OUDIN (Georges) Maisse.

ORMESSON (comte Wladimir d'), château d'Ormesson, à Ormesson-sur-Marne.

PANHARD (M<sup>me</sup> Jean) Port-Courcel, à Vigneux-sur-Seine.

PANHARD (M<sup>me</sup> Jean) Port-Courcel, à Vigneux-sur-Seine.

PANHARD (André) Port-Courcel, à Vigneux-sur-Seine.

PANHARD (M<sup>me</sup> Jean) Port-Courcel, à Vigneux-sur-Seine.

● PAVARD (Pierre) Dourdan.

PAUVERT (M<sup>lle</sup> Jeanine) institutrice, Mairie de Wissous.

PERROTIN (M<sup>lle</sup>) institutrice, Ecole Paul-Bert, à Savigny-sur-Orge.

PHILIPON (M<sup>me</sup>) 28 av. de la République à Juvisy.

PILANDON (M<sup>me</sup>) 31 rue Hoche, à Juvisy.

RABIER (Jean), Ferme de La Verville par Mennechy.

RABIER (M<sup>me</sup> Georges), à Sainte-Radegonde par Le Plessis-Chenet.

RIBEAUCOURT (M<sup>me</sup>), institutrice, 4 av. de l'Hôtel-de-Ville, à Juvisy.

RIPERT-DEVAUX, (M<sup>me</sup>) institutrice, Ecole F. Buisson, à Ste-Geneviève-des-Bois.

ROUET (M<sup>me</sup>) institutrice, Ecole des filles à Longjumeau.

RUE (M<sup>me</sup>) institutrice, 6 avenue Gounod, à Juvisy.

SAINT-AMAND (Paul) notaire, à La Ferté-Alais.

SALAGNAC 10 rue Françoise, à Brunoy.

SAULIERE (M<sup>me</sup>) institutrice, Groupe Jules-Ferry, à Ste-Geneviève-des-Bois.

SEINE-ET-OISE (le Département de)

SURDOS instituteur, Ecole Jules-Ferry, à Ste Geneviève des Bois.

TAPIN à Courson Montéluop.

TENAUD (Robert) instituteur, 28 rue Faidherbe, à Savigny.

TOUR D'AUVERGNE (Princesse de la) Grobois.

VACHE (Célestin) 46 rue de La Fayette, à Corbeil.

VERT-LE-GRAND (la commune de).

VILLEGRESNES (la commune de).

VIVAUX (M<sup>me</sup> Anne) 71 avenue Victor-Hugo, à Paris, et à Lardy.

Wéry instituteur, rue de la Place, à Marolles-en-Hurepoix.

YDIER (Ferdinand), instituteur à La Celle-les-Bordes, par Cerisy-la-Ville.

### CHANGEMENT D'ADRESSES

- M. BEAUGEARD (Georges) Ecole Jacques Bourgoïn, à Corbeil.  
BERTHIER (l'abbé Henri) curé de Vigneux sur Seine, 16 Avenue du Parc, à Vigneux sur Seine.  
BOURDIN (Lucien) Ingénieur, Chimiste 7 bis rue de Champlouis, à Corbeil.  
BRACONNIER (M<sup>me</sup> Annette) 114 rue d'Aboukir à Paris.  
COCHET (Pierre) Inspecteur d'assurance, 53 rue Georges Clémenceau, à la Varenne Saint-Hilaire (Seine)  
CROS (M<sup>me</sup> Marie-Thérèse) 22 rue Ernest Féray, à Essonnes.  
DAVOUST (Marcel H.) Ecole des Filles, Centre Montesson (S. et O.)  
FARGEAS (l'abbé Pierré) curé de Méry sur Oise (S. et O.)  
HOVDY (Marcel) 17 Faubourg de Paris, à Milly.  
LASSAILLY (l'abbé Jacques) curé d'Ablon.  
POUPINEL (Louis) Conseiller Général de Seine-et-Oise à Torfou.  
POIGET (Marcel) Conseiller Général de Seine-et-Oise agriculteur à Milly.  
VIBRAYE (le comte Tony de) à Baille, par Saint-Chéron, et à Paris 6<sup>e</sup> rue de Méreville.

### NOUVELLE ADHESION

REGIBIER, 20 rue de Paris, à Essonnes.

### RADIATIONS

COLLET, à Bruyères le Chatel, décédé.  
GUEBIN (Pascal) décédé.

---

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES DES REUNIONS  
DU CONSEIL D'ADMINISTRATION  
DE LA SOCIETE HISTORIQUE DU HUREPOIX  
SEANCE DU 28 OCTOBRE 1943, A LA MAIRIE DE CORBEIL

Allocution de M. le Président, lecture du procès-verbal de la séance du 8 Septembre, admission de 25 nouveaux membres. Nomination de membres correspondants : MM. Houth et Chaudun. Décision à prendre, au sujet du lieu de dépôt des Archives et publications de la Société. Programme de travail, Bulletin, visites éventuelles. Fixation des prochaines séances. Situation financière : livret de caisse d'Epargne, demande de subvention présentée au Préfet de Seine-et-Oise.

Communication de M. Crahé, sur une hache néolithique trouvée à Boissy-sous-Saint-Yon.

SEANCE DU 27 JANVIER 1944, A PARIS  
47 RUE DE BELLECHASSE, AU DOMICILE DE M. LE PRESIDENT

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion du 28 Octobre. Autorisation de fonctionner donnée par la Préfecture. Admission de 114 nouveaux membres. Commission du Vieil Etampes, création et situation vis à vis de la Société. Publication du Bulletin, choix de de l'Imprimeur, composition. Bulletins, Mémoires et documents de la Société, sont désormais entreposés à la Bibliothèque de Corbeil. Situation financière : Recettes 8. 246,20; Dépenses, 176,20. Rachat de la cotisation fixée à 750 frs. Prochaine réunion à Etampes.

SEANCE DU 20 JUILLET 1944, A PARIS  
47 RUE DE BELLECHASSE AU DOMICILE DE M. LE PRESIDENT

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion du 27 Janvier 1944. Compte rendu des démarches de M. le Président au sujet de la publication du prochain Bulletin. Découverte à Chilly-Mazarin d'un squelette de l'époque néolithique. Nécrologie de M. le Marquis Pierre de Caraman. Ouverture d'une chronique dans notre Bulletin.

SEANCE DU 26 OCTOBRE 1944, A PARIS  
CHEZ M. LE PRESIDENT

Lecture et adoption du Procès-verbal de la réunion du 20 Juillet 1944. En raison des services rendus, M. Jacques Zeiller et Houth, sont élus comme vice-présidents. Imprimerie Créte, épreuves du Bulletin, illustrations, liste des membres à remanier. Situation financière : Recettes, 15.091. Dépenses, 4.566. Reste disponible 10.545,90. Découverte à Chilly-Mazarin d'un squelette de l'époque néolithique. Fixation de la prochaine réunion. Rapports demandés aux délégués sur les monuments détruits par la guerre, sur l'occupation et la Libération.

SEANCE DU 25 JANVIER 1945, A PARIS  
47, RUE DE BELLECHASSE CHEZ M. LE PRESIDENT

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion du 26 Octobre. Rapports sur l'Occupation et la Libération, emploi de ces rapports Bulletin de 1944, tirage fixé à 500 exemplaires, vente fixée à 100 frs pour les non adhérents.

Bulletin de 1945, articles qui seront publiés, ouverture d'une chronique Bibliographique.

Situation financière : En caisse: 13.587. Reste en caisse, subventions et divers 10.600 plus une somme de 7.000 frs, subvention de la caisse de recherches scientifiques, obtenue par M. Zeiller et destinée à la publication d'une table des publications de la Société.

Désignation de M. Armand Duclos, comme délégué à Corbeil, en remplacement de M. l'abbé Berthier, nommé archiprêtre de St-Louis de Versailles.

Désignation de Mlle Anne Vivaux, comme secrétaire adjointe et de M. Estournet, comme secrétaire-rédacteur, conservateur des collections.

SEANCE DU 26 AVRIL 1945, A PARIS  
47, RUE DE BELLECHASSE, CHEZ MONSIEUR LE PRESIDENT

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion du 26 Octobre. Admission de six nouveaux membres.

Correspondance, vente d'anciens bulletins. Le prix de vente des Mémoires et documents est fixé à 200 frs le volume.

Le prochain bulletin sera publié par souscription, pour commémorer le cinquantenaire de la Société et l'anniversaire de notre président.

La prochaine réunion du conseil précèdera l'Assemblée générale qui aura lieu à Dourdan.

Situation financière : Total des recettes, 32.945 frs 20; dépenses 31.526, 90. En caisse, 1.418, 30. Cotisation pour 1945 maintenue à 50 frs.

M. le Président félicite M. Houth, de sa nomination comme Archiviste du Gers, mais regretté de le voir s'éloigner de nous. M. Houth, répond qu'il compte bien être à la prochaine assemblée générale et s'occuper de l'impression du Bulletin.

PROCÈS-VERBAL DE LA REUNION  
DU JEUDI 25 OCTOBRE 1945 A ETAMPES

La réunion qui se tient à l'hôtel de Ville d'Etampes, sous la présidence de M. Durand, maire d'Etampes, débute par une allocution de M. de Courcel président de la Société. M. le président présente les excuses de MM. Lemoine, Zeiller, Chaudun, Houth, Morel, d'Arleux, Caillet, Cornesse, Bailly, M. le comte de Ganay, de M. l'abbé Tassart.

Présents : M. l'abbé Le Bigot, curé de St-Gilles d'Etampes, Courty de Chauffour, G. et L. Canal, Balas, Paillet, Bonnamy, J. Legrand, Delcourt, Pintaux, Dr Moulard, Comte et Comtesse de St-Périer, Adrien Gaignon, abbé Lassailly curé d'Ablon, Georges, Germaine et Christiane Oudin de Maisse, Georges Harlé d'Etrechy, abbé Letelier, de Milly, Robert Lanz de St-Sulpice de Favières, l'archiprêtre d'Etampes Guibourgé, Bigot, Etienne, Ferrand, maire de Méréville, Gustave Estournet, comte de Jouvencel, Albert, M<sup>me</sup> Lebrun et M<sup>lle</sup> Ousset, Molte et Castinel d'Epinay, Dr Maurel de St-Chéron, B de Chatellus, Comtesse de Chatellus d'Auvers St-Georges, M<sup>me</sup> Louis Poupinel de Torfou, M. Jean Panhard, M. A. Panhard, abbé V. de Courcel M. X. de Courcel, M<sup>me</sup> R. de Courcel, M<sup>me</sup> Rouillon, J. Rouillon, E. Aubau de Draveil, J. Beaud de Villeneuve, M<sup>lle</sup> Bouys-sié, R. Loste, Bo'dard, Henriette Chauvet, Mlle Vivaux de Lardy, Madeleine Devilliers, et Lansart de Savigny, M<sup>me</sup> Andrée Ripert de Sainte-Geneviève des Bois, Dumont, Argenvillier, Chauvet.

M. le Président remercie M. le Maire d'Etampes pour son hospitalité rappelle que c'est la quatrième fois que la société rend visite à Etampes : 19 octobre 1896, 5 juillet 1909, 27 juin 1921, et fait l'éloge de cette petite ville.

M. le Maire d'Etampes prend ensuite la parole, remercie M. le Président, confesse spirituellement son ignorance en archéologie, se montrant cependant justement fier des beaux monuments de la ville qu'il administre.

M. Gaignon demande alors l'approbation de la société pour une filiale qu'il veut fonder afin de faire revivre le vieil Etampes. Ce qui est accordé. Le bulletin sera ouvert aux membres de ce groupement.

M. le chanoine Guibourgé fait alors une conférence sur l'histoire d'Etampes, qui sera publiée dans un prochain Bulletin et pour laquelle il rend hommage à M. Houth et à M. de Saint Périer.

Puis sous la conduite de M. l'Archiprêtre, les personnes présentes, visitent Notre-Dame et Saint Basile. Et M. de Saint Périer veut bien se faire le cicerone de l'hôtel de la caisse d'Epargne.

Et chacun se félicite de cette belle et intéressante journée.

La Secrétaire :  
Anne VIVAUX

### ASSEMBLEE GENERALE

Le 26 Juillet 1945, s'est tenue en la Mairie de Dourdan, l'assemblée générale de la Société Historique de Corbeil, d'Etampes et du Hurepoix.

Autour de Monsieur le Maire de Dourdan, qui avait bien voulu accepter la présidence de cette réunion et prononce des paroles allant au cœur de nos collègues, se groupaient : M. Robert de Courcel, président de la Société, Guibourgé, Archiprêtre d'Etampes, Jacques Zeiller, membre de l'Institut, et Houth, vice-présidents Maître Cros trésorier, Roger Bailly, secrétaire général, Mlle Anne Vivaux secrétaire adjointe, Estournet secrétaire rédacteur et Bibliothécaire, M. Auvray adjoint au maire de Dourdan, MM. de Courcel, Ousset,

Mlles Rainal, MM. Lirazaux, Grandin, Georges Tessier, Jean Cayotte, Laubier, Pavard, Chanson de Dourdan, Lebrun d'Épinay-sur-Orge, Devillers de Savigny sur-Orge, Périllard de Breuillet, Dr Maurel de St-Chéron, Elisabetha Rouillon de Draveil, Harlé d'Étrechy, Crahé, maire d'Egly ....

M. de Courcel dit sa joie de voir la société tenir une assemblée générale après bien des années de sommeil puis il passa la parole au secrétaire pour la lecture du rapport moral.

M. Bailly rappela les circonstances de la résurrection de la société : au cours d'une inspection d'Archives de M. Houllé, une réunion toute simple d'érudits à la Ferté Alais.

Le compte rendu financier, par M. Cros, accusa une excellente gestion, puis sur l'invitation de M. Houllé, notre trésorier indiqua la somme de 5.225 frs comme recueillie à ce jour pour imprimer le Bulletin commémorant le cinquantenaire de la société et l'anniversaire de notre éminent président.

L'élection du bureau eut lieu à main levée, ainsi que celle des membres du conseil d'administration.

La parole fut alors donnée à M. Emile Auvray, qui sous le titre : « Histoire du Parterre de Dourdan » nous montra en réalité l'histoire de Dourdan depuis 1780; cette causerie remporta un très vif succès et l'auditoire demanda à M. Auvray de la réserver pour un prochain Bulletin.

Mais, Dourdan possède deux monuments curieux : le gros donjon de Philippe Auguste, tour cylindrique à deux étages (les parties supérieures ont été démolies) voûtés à nervures. Donjon qui occupe l'un des angles d'une vaste enceinte flanquée de tours, encore entourée de fossés profonds et occupée aujourd'hui par un jardin. Ces restes vénérables, furent sauvés par M. Guyot l'historien de Dourdan.

L'église, des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, fait face à la porte du donjon la façade flanquée de deux tours inégales terminées par des toits aigus date de XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. A l'intérieur, l'édifice est composé de trois nefs avec chapelles latérales. Certaines irrégularités que l'on remarque tant à l'extérieur, qu'à l'intérieur, proviennent en grande partie des remaniements que l'église a subis au XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup>, et XVIII<sup>e</sup> siècles. Deux chapelles, l'une à droite, l'autre à gauche, vers l'entrée du chœur, ont pour clof de voûte un gros chapiteau historié roman.

L'heure du train pressait quand nous sortîmes de l'église, cependant Maître Jean Chanson ne voulut pas nous laisser aller sans nous faire goûter un excellent vin blanc et l'on bût à la santé de notre Société.

---

---

## LA MAISON DE FUSTEL DE GOULANGES A MASSY

PAR LE DOCTEUR BAILLIART

Voici quelques années, en 1930, la France célébra dignement le centenaire de la naissance du grand historien; à cette date la Société Historique du Hurepoix sommeillait, mais il n'est pas trop tard pour dire ici, les souvenirs du Maître, en notre coin de terre, accédant, ainsi au désir de M. Houth condisciple au Lycée Hoche, de Pierre Fabre, petit fils de Fustel.

A la suite d'une crise assez grave, qui alarma sa famille, Fustel offrit, au mois d'octobre 1882, sa démission de Directeur de l'Ecole Normale Supérieure. Devant l'insistance de ses amis le suppliant de la reprendre, le Directeur de l'Ecole Normale céda, mais renouvela son geste un an après.

Fustel reprit avec bonheur son cours en Sorbonne, se donnant tout entier à son enseignement, à ses études, se refusant à tout exercice physique; cependant, le Maître consentit le 11 Octobre 1883, à acheter de M<sup>me</sup> Linard, à la campagne, à Massy une propriété un peu en dehors de ce village, légèrement en retrait de la route de Paris. La maison appartenait, avant elle, au fils du comte Paul de Bresson, conseiller à la Cour de Cassation. La propriété était entrée dans la famille, en 1845, par l'acquisition qu'en avait faite, François Léopold Bresson et son frère le Comte Charles Bresson, pair de France, qui sous Louis Philippe, joua un rôle assez important dans la diplomatie et trailla notamment le mariage de Louise d'Orléans, avec Léopold de Belgique. Parmi les plus anciens occupants, nous trouvons en 1776, le chevalier Roussière; les actes authentiques manquent avant lui. Dans un plus jointain passé, la maison appartenait à Mademoiselle de Bönigan au chevalier Gressonnier du Terreau, aux Princent, ce qui nous fait remonter à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

La demeure fut pendant la Révolution, vendue à M<sup>me</sup> JULIEN, par ROCH Jacques André Petit, Procureur au cidevant Chatelet de Paris. Elle appartient ensuite en 1813, à M. Fardel, juge de paix à Longjumeau et maire de Massy. Une lettre conservée aux Archives de Seine-et-Oise, adressée par lui au Préfet du Département, raconte le pillage d'un quartier de Massy par les Allemands en 1815, et la scène d'agression dont il fut victime dans la maison. Après M. Fardel, le propriétaire fut M. Dubos, professeur de rhétorique au collège royal, Louis le Grand. Il était né en 1768 à Massy, et a laissé un petit volume en vers : « les Fleurs, idylles morales » et une traduction en vers des épigrammes de Martial.

Quand Fustel vint se fixer à la campagne, Massy était un petit village calme et tranquille très près des barrières. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, nous voyons des familles parisiennes y venir, acquérir ou construire des maisons de campagne.

Tenon, député à l'Assemblée Législative, membre de l'Institut, grand chirurgien et savant original, garda jusqu'à sa mort une belle propriété à Massy. En mourant, à 80 ans, il regretta seulement de n'avoir jamais trouvé le temps de se marier. La longévité des habitants, plus grande qu'ailleurs, lui avait fait choisir ce pays comme résidence. Tenon vint certainement dans la propriété au temps où FARDEL était maire. On ne peut énumérer tous les visiteurs de marque qui passèrent dans cette demeure, la présence de Fustel de Coulanges attira à nouveau des visites. Le dimanche quelques fidèles; Gaston Boissier, Marcel Dubois, Vidal de la Blache, Jullian, l'élève préféré du Maître, venaient le voir dans ce très modeste village où les habitants lui étaient totalement étrangers. Cependant, sa famille, ses petits enfants qu'il aimait tendrement entretenaient des relations dans le bourg, notamment avec le sympathique maire Bonnefille, mais l'historien restait en dehors de ces petites réunions.

A Paris comme à Massy au milieu de ses livres, de ses notes, Fustel travaillait avec acharnement; tout en préparant la suite des INSTITUTIONS, il lui plaisait d'approfondir quelques QUESTIONS, donnant, en 1886, à la Revue Générale du Droit, un article sur le : De Migratibus de la loi Salique.

A son retour d'Arcachon au mois d'avril, 1889, Fustel rapportait son manuscrit, mais ses jours étaient visiblement comptés. Il s'installa dans sa maison de campagne de Massy, surmontant héroïquement son mal qui lui interdisait la plupart du temps de se lever. Son intelligence, sa volonté le firent travailler tout en corrigeant les épreuves de L'ALLEU.

Au commencement d'août, nous dit son disciple préféré, le Maître se faisait encore des illusions se demandant même s'il ne pourrait pas reprendre son enseignement. Ses amis, ses élèves venaient le voir, rien n'était plus poignant que ce savant marqué déjà du sceau de la mort parlant avec une conviction communicative de ses travaux, de ses espoirs. Cette amélioration trompeuse ne dura pas; au début de septembre Fustel se sentit perdu et tel un sage de cette antiquité qu'il connaissait si bien, attendit la mort avec sérénité.

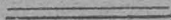
Elle vint, le jeudi 12 septembre, à 11 heures du matin. Les vacances empêchèrent de joindre tous ceux qu'un tribut d'hommages eussent dû amener auprès du cercueil. Cependant, plusieurs de ses confrères de l'Institut, de ses collègues de la Sorbonne, de ses anciens élèves purent venir apporter à la famille du disparu un peu de consolation. Obsèques très simples d'ailleurs, car par ordre exprès du défunt, personne ne prononça de discours. Dans une note écrite quelques années auparavant Fustel disait notamment « je désire un service conforme à l'usage des français, c'est à dire un service à l'église. Je ne suis à la vérité, ni un pratiquant, ni un croyant, mais je dois me souvenir que je suis né dans la religion catholique et que ceux qui m'ont précédé dans la vie étaient catholiques. Le patriotisme exige que si l'on ne pense pas comme les ancêtres, on respecte au moins ce qu'ils ont pensé ».

Ces lignes peignent tout entier l'homme à l'âme honnête, fière et droite que fut toute sa vie Fustel de Coulanges. Le Maître repose toujours dans le petit cimetière de Massy, situé devant l'église, sur un promontoire dominant la plaine, où l'on découvre Champlan, Palaiseau, Villebon. Aucun monument, une pierre tombale plate où figure

une simple inscription, sans vaines phrases. Les visites à cette tombe deviennent de plus en plus nombreuses depuis quelques années; sans doute avec le recul du temps, la gloire qui n'avait qu'effleuré le front de l'auteur de LA CITE ANTIQUE, deviendra-t-elle la gardienne de son tombeau.

En 1930, à l'occasion du centenaire de la naissance de Fustel de Coulangé, les anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieure, se groupèrent autour de leur directeur Bouglé et de la famille du disparu à Massy. Souvent encore aujourd'hui, et de plus en plus, l'on vient visiter en pèlerinage, la maison du grand historien; voir la chambre où mourut le savant, elle s'appelle toujours la chambre Fustel de Coulangé. Depuis 1922, la propriété appartient au signataire de ces lignes. Le corps principal de la maison date de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, il fut construit à côté de l'habitation du XVI<sup>e</sup> siècle, dont il restait un fragment important jusqu'au bombardement aérien de 1944, qui l'a complètement écrasé. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur les anciennes écuries on avait élevé un étage qui ne dépare pas l'ensemble des bâtiments. La grille d'entrée et ses gros piliers sont de l'époque de la construction du XVII<sup>e</sup> siècle. Après la mort de Fustel de Coulanges, le jardin fut très agrandi.

Si gaie, si vivante jusqu'en juin 1944, la maison à côté des ruines, au milieu de son grand jardin, dont les bombes ont détruit les murs, les pelouses et de très vieux arbres, attend le jour, peut-être lointain où gardant son cachet de vieille demeure de l'Île de France, elle retrouvera la vie qu'elle a momentanément perdu.



## MILLY ET SES PLANTES MEDICINALES

Sans être expert en agriculture, le promeneur qui circule aux environs de la jolie ville de Milly en Gâtinais ne peut manquer de remarquer combien les champs des alentours contiennent de cultures non ressemblant à aucune de celles qu'il a l'habitude de rencontrer — pas de grande culture pour ainsi dire, mais, intercalées partout au milieu des champs et des légumes et de pommes de terre, des cultures toutes nouvelles pour lui qui ne peuvent que l'intriguer. Notre promeneur ne saurait pas non plus ne pas être étonné par la multiplicité de longs hangars aux fenêtres à claire-voie qui couvrent ce paysage riant tout proche de la forêt de Fontainebleau. C'est qu'il se trouve en plein royaume des plantes médicinales dont Milly est la petite capitale. c'est peut-être aujourd'hui un des centres les plus importants de France, il s'étend sur plus de 150 hectares dans la Vallée de l'École jusqu'aux communes de : Oncy, Noisy, Moigny et même Courances. C'est là sur ce sol particulièrement léger et sablonneux, dans ce terrain très varié, coupé de petits bois, tout remplis de ces beaux grès qui font si pittoresque la forêt de Fontainebleau toute proche, que s'est développé, depuis plus d'un siècle, un centre de culture d'un intérêt exceptionnel et dont les produits d'une supériorité dûe sans doute à la nature du sol et peut-être surtout aux soins apportés au séchage des plantes et à leur préparation, ont pris, sur le marché des plantes médicinales, une renommée mondiale.

Mais avant de nous étendre sur ce que nous savons des cultures de Milly, passées et présentes, il semblera peut être intéressant aux lecteurs de notre bulletin qui, ne l'oublions pas, est archéologique avant tout, de jeter auparavant un regard sur les cultures médicinales depuis l'Antiquité.

Dès les époques les plus reculées les rudiments de la médecine étaient basés sur l'usage des « Herbes »; nous savons qu'Hippocrate dont la science est à la base de toute médecine codifiée, en faisait un grand usage. D'ailleurs, les jardins de plantes médicinales semblent avoir une origine aussi lointaine, parmi les jardins d'utilité, que les jardins potagers et les vergers. Dans l'antiquité il en existait certainement et nous en avons plusieurs témoignages parmi les auteurs grecs et latins. Il est permis de supposer que dans les célèbres jardins de la Reine Sémiramis, le coin des herbes médicinales était prévu et il est certain que Théophraste, philosophe grec du 3<sup>e</sup> siècle, avait fondé un jardin botanique à Athènes; un autre fut créé dans le Nord de la Syrie, par Mithridate, roi de Pont. A Rome il y en eût nombreux et de célèbres; Pline et Dioscoride mentionnent un jardin de ce genre créé par un médecin nommé Castor, très connu à Rome sous les premiers empereurs.

Après la nuit des invasions barbares et au début de l'effort de la civilisation chrétienne, nous voyons de nombreuses abbayes et un petit nombre d'institutions laïques possédant des parterres de plantes médicinales mélangés aux parterres de plantes potagères — cet usage devait se conserver jusqu'à la Renaissance et peut-être même plus tard; l'on voyait alors dans tout potager bien compris, le par-

terre des « Simples » réservé pour ravitailler la pharmacie de la Maison. Nous possédons, par exemple, le plan du monastère de St-Gall du IX<sup>e</sup> et nous y voyons la disposition du jardin des Simples, disposition qui à cette époque est identique à celle du jardin potager. Nous connaissons même le nom des plantes qui se trouvaient dans ce jardin médicinal (herbularius) : beaucoup de fleurs que nous considérons aujourd'hui simplement comme des fleurs d'agrément en faisaient partie : telles le lis, la rose, le glaïeul ; il faut croire qu'à l'époque on leur reconnaissait des qualités « guérissantes » dont l'usage s'est perdu avec le temps.

Dans les « Capitulaires » de Charlemagne « de Villis Imperialibus » promulgués en 812 il est dit : « Nous voulons qu'il y ait dans les jardins toutes les « herbes », il est alors cité une longue liste de « Simples » à l'usage de la médecine. Au XIV<sup>e</sup> siècle, le « Ménager de Paris », curieux traité de morale et d'Economie domestiques, composé vers 1393 par un bourgeois parisien, nous donne une courte liste des plantes médicinales cultivées à l'époque : violettes de carême, violettes d'Amélie, lis, roses, pivoines, giroflées, bourrache, joubarte, lavande, sauge, marjolaine, pavot, toutebonne, serpentins, romarin, basilic, hysope, etc ; là aussi beaucoup de fleurs aujourd'hui considérées comme fleurs d'agrément seulement. Plus tard à l'époque de la Renaissance, au moment de cet épanouissement général des sciences et des arts, les plantes médicinales sont plus que jamais à l'honneur ; la création scientifique en Italie de jardins botaniques contribue à transformer complètement l'art des jardins et a un grand retentissement en Europe. Le premier jardin botanique vraiment digne de ce nom fut créé à Padoue par le Sénat de Venise : Francisc Bonafelde, professeur de médecine, en fut l'instigateur et le premier directeur ; ce premier jardin vraiment scientifique eut un succès considérable ; on en parla dans toute l'Europe et les savants de tous les pays entreprirent le voyage de Padoue pour aller le contempler. En 1554 le célèbre voyageur français, Pierre Belon, le visite et déclare « qu'on n'en vist un plus magnifique ». Un ouvrage fort rare et dont il n'existe que deux exemplaires, publié en 1591, nous montre le plan du jardin de Padoue, plan qui semble différer quelque peu du plan conçu primitivement, mais le grand intérêt de cet ouvrage, c'est la liste fort longue et complète de toutes les plantes qui s'y trouvent, c'est le premier catalogue du plus ancien des jardins botaniques. Les grandes villes d'Italie jalouses du succès et de la renommée du jardin de Padoue veulent, elles aussi l'égaler : à partir de 1548, date à laquelle Rome construisit le sien, nous en voyons apparaître à Florence, Pise et Bologne ; ce dernier créé par le célèbre savant Aldrovande, le grand naturaliste de la Renaissance qui a tant écrit sur toutes les sciences et redigé avant Buffon une véritable encyclopédie d'histoire naturelle.

Après l'Italie, d'autres pays veulent avoir leurs jardins botaniques et nous assistons à la création de ceux de Leipzig et de Leyde ; à ce dernier s'attache le nom d'un savant français, Charles de l'Ecluse, originaire d'Arras, auquel Olivier de Serres prétend « que nous devons la connaissance et le gouvernement de plusieurs rares et excellentes plantes » et ajoute tel « M. de l'Ecluse en a élevé un grand nombre dans son jardin de Leyden où il a fait transporter les races des Indes et de divers autres pays lointains »

En France nous avons, dès avant cette époque des botanistes célèbres, nous n'avons toujours pas de jardin botanique proprement dit, qui soit comparable à ceux de l'étranger et pourtant, spectacle curieux, nous voyons des savants français partir, munis de leurs diplômes, porter la science botanique à l'étranger hors de France et y diriger des jardins, comme l'Écluse en Hollande, Gesner Fuch et Babien en Suisse.

Ce n'est qu'à la fin du 16ème siècle en 1593 qu'un édit royal de Henri IV enrichit l'Université de Montpellier d'un « jardin des Plantes ». Rich de Beval, chargé de mettre le projet à exécution, s'acquitta de sa tâche en l'espace de 3 ans et dès 1596 Montpellier put s'enorgueillir d'un jardin, situé dans le quartier St-Jean, jardin justement célèbre que nous pouvons encore admirer aujourd'hui, bien qu'il ait subi de nombreuses transformations.

Lors de sa création, ce jardin aménagé autour de l'École de Botanique, comprenait la grande allée aujourd'hui plantée de marronniers, parallèle aux Scènes, le tertre en gradins surnommé « Montagne » et de vastes plantations aujourd'hui très diminuées qui s'étendaient jusque sur le haut du « Pérou ». L'allée des marronniers actuelle était alors occupée par des parterres et plantes médicinales rangées suivant l'ordre alphabétique et distinguées par des numéros (c'est là probablement l'origine des étiquettes que l'on voit figurer de nos jours dans les jardins). Riches de Belleval avait placé dans l'allée parallèle et en contre-bas les plantes « odorantes, vénéneuses, ombellifères, épineuses, cathartiques et grimpantes ». Sur le tertre, « celles qui croissent sur les pentes, les montagnes et dans les bois » ; Au sommet, « celles qui vivent sur les Rochers et sur les rivages de la mer » et sur le versant Nord les plantes alpines et septentrionales : les herbes aquatiques étaient cultivées dans un marais artificiel. Pour la première fois, Rich de Belleval avait essayé de placer les plantes dans leur habitat naturel créant pour chacune d'elles des stations artificielles où elles retrouvaient l'exposition, la nature et l'inclinaison du sol, le soleil ou l'humidité des lieux où elles croissaient naturellement. D'après le premier catalogue, dressé par le Fondateur lui-même, 1332 espèces prospéraient et se multipliaient dans cette ambiance que les grands efforts tendaient à rendre naturelle. Le jardin de Montpellier, souvent remanié est, ne l'oublions pas, le berceau de la science botanique française.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, Rabelais à qui nous devons pardonner les écarts de sa merveilleuse imagination, garda toujours le souvenir précis de ses études faites à l'École de Botanique et continua de s'intéresser avec le plus grand sérieux à l'origine et au nom des plantes.

Pendant que se créait et que prospérait le jardin de Montpellier, Paris ne possédait toujours pas de jardin botanique digne d'une capitale et en tout cas rien d'officiel. Il y avait bien ce jardin des « Simples », planté en 1570 par l'apothicaire Jean Rabin au Faubourg St-Victor, jardin subventionné parcimonieusement par Henri IV; la faculté de médecine s'y intéressait aussi; il était fréquenté par les plus illustres médecins de la capitale et Dubin était officiellement chargé de son entretien, mais c'était là, à la vérité, un établissement bien rudimentaire pour une ville de science comme Paris.

Nous ne saurions passer sous silence une fondation des plus originales qui fut, non seulement, un événement parisien, mais aussi la création d'une des premières institutions de charité et le berceau de l'École de pharmacie.

Nous voulons parler de la fondation de Nicolas Houël, curieux personnage à la fois savant, amateur d'art, historien et bienfaiteur de l'humanité. Dès 1575, Houël s'occupa de la création de sa « Maison de la Charité Chrétienne ». Sous cette dénomination générale se trouvaient groupées diverses fondations pieuses, appelés à se prêter mutuelle assistance. La base de la fondation consiste en un orphelinat dont les pensionnaires devaient apprendre les propriétés de l'usage des Simples, afin d'appliquer leur enseignement au soulagement des malades. La maison de Charité fut installée faubourg St-Marcel dans le vieil hôpital de Lourcine, dont la situation financière était des plus précaire, et qui pour cette raison fut mis à la disposition de Houël. C'est non loin de là, sur le terrain dit des « Vieux fossés » entre la rue de Lourcine et la rue de l'Arbalète que Houël installa son jardin des Simples, à l'usage des apprentis apothicaires et ce fut là le berceau de l'école de pharmacie : une partie de ce terrain contient aujourd'hui l'école agronomique). Le fondateur dont nous possédons de nombreux ouvrages, tant scientifiques qu'historiques, n'a pas manqué de nous donner le plan de sa grande organisation charitable. L'établissement doit contenir, outre une « apothicairerie ordonnée par un bon ordre et garnie de toutes sortes de médicaments », « un jardin de Simples », lequel, à l'imitation de Padoue, sera rempli de plusieurs beaux arbres « fruitiers et plantes odoriférantes rares et requises et de diverses espèces servant à l'usage de la médecine, pour le secours des malades tant riches que pauvres ». Il a fallu attendre une publication faite en 1624 pour avoir une indication des plantes cultivées dans ce jardin des Vieux fossés — leur nombre se montait à plus de 4.000 espèces, chiffre considérable pour l'époque.

À part le jardin de Montpellier, nous ne voyons toujours pas, même Paris, de création officielle et nous n'assistons qu'à des initiatives privées; ce n'est qu'en 1636 que Guy de la Brosse, médecin ordinaire du roi Louis XIII est chargé par lettres patentes de créer un jardin d'herbes médicinales, dans le voisinage de la Cité; il s'attache Vespasien Robin, fils de Jean, que nous avons rencontré plus haut, surveillant du jardin du Faubourg St-Victor et que de Brosse appelle le Simpliciste de la Cité ». C'est grâce à Vespasien Robin « herboriste du roy » que Guy de la Brosse peut commencer à remplir les plates-bandes encore vides du « Jardin Royal » et il se fait donner par lui beaucoup de plantes, le jardin royal de la Cité dont le premier intendant fut Jean Havard, médecin du roi, qui devait prendre un si grand développement sous Louis XIV et qui a toujours été si justement célèbre, est devenu notre « Museum d'histoire naturelle »; ses services ne sont pas à rappeler ici, mais c'est grâce à cette institution que les grands botanistes et naturalistes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles — pour ne pas citer que Linné et Jussieu — ont pu maintenir la suprématie de la science française, laquelle, comme chacun sait, n'a rien déchu aujourd'hui.

Revenons maintenant à notre Milly et à son centre de culture. Nous ne trouverons évidemment ici rien de ce que nous avons passé en revue dans notre étude sur la Genèse des cultures médicinales, rien du jardin botanique classique avec ses plates bandes compartimentées, rien du coin des Simples dans un jardin particulier, mais de véritables champs de plantes diverses couvrant parfois des superficies importantes et voisinant dans la campagne avec les cultures maraîchères ou autres.

La légende veut que la culture des plantes médicinales y soit pratiquée depuis des siècles; ce qui est certain et ce qui nous est confirmé par les premiers actes d'Etat Civil c'est que sous la Révolution, de nombreuses familles se disaient « herboristes »; il est probable que ces herboristes ont commencé par être des ramasseurs de plantes sauvages, de « simples » comme nous avons vu qu'on les appelait autrefois; ils couraient les bois et les prés pour alimenter les droguistes, herboristes, apothicaires ou médecins du temps passé; ils trouvaient ample moisson dans les bois qui venaient mourir, alors, aux premières maisons de la petite ville — il en existe du reste encore dans notre région, de ces « bricoleurs » (comme on les appelle dans les villages) qui ajoutant à de petites cultures personnelles le ramassage de certaines plantes médicinales, des fraises des bois, des noisettes et des champignons, arrivent à gagner une vie modeste en menant cette existence de coureurs des bois si captivante pour qui sait regarder la nature. Mais ce sont là les derniers représentants d'un temps révolu. Les plantes ainsi ramassées autrefois étaient le mille feuilles, le mille pertuis, le bouillon blanc, la Bardane, la Centauree, le Serpolet, l'armoise, le sceau de Salomon; toutes avaient de jolis noms, mais pour beaucoup d'entre elles l'usage pharmacopée en est perdu. C'étaient pourtant les Simples dont la connaissance constituait encore la base de la médecine il y a à peine un siècle et demi.

Nos ramasseurs de Milly, petits propriétaires probablement, cherchèrent vite des cultures convenant aux maigres alluvions de la vallée de l'Ecole, terres impropres à la grande culture et à l'élevage mais tout indiquées pour la culture des légumes et des pommes de terre et qui devaient se révéler excellentes aussi pour les plantes médicinales. Il n'y a pas de doute que sous le 1er Empire l'on cultivait déjà la guimauve, la sauge et les 4 fleurs avec lesquelles on préparait ces tisanes si appréciées dans le temps; ces cultures ont peu à peu été abandonnées; trop de soin, trop de main d'œuvre et puis les tisanes de nos grands mères n'ont-elles pas été remplacées par le thé et le café ?

Dès le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle la culture se diversifie et s'étend dans la vallée, sans être pourtant ce qu'elle est aujourd'hui: les champs de mélisse, de bourache, de pensée sauvage se multiplient et des essais de cultures nouvelles sont constamment tentés. Nous avons eu la chance de retrouver les noms de certains de ces pionniers qui sûrent importer et acclimater des cultures nouvelles. Nous savons que c'est un certain Lecointe « herboriste reçu » qui introduisit le *Datura Stramonium*; les Leroy introduisirent la Belladone. Mais c'est à un Beaucamp que l'on doit une des cultures qui a le mieux réussi à Milly, la menthe, celle-ci tient maintenant la première place dans la production de la vallée de l'Ecole.

Petit à petit, la réputation de notre région fait son chemin; vers la fin du Second Empire nous savons que les droguistes Lyonnais se fournissaient de « menthe coq » chez Berthelot. A cette époque, la culture était surtout familiale, les revenus n'étaient pas importants; la plupart des produits se vendaient de 2 à 5 sous la livre. Nos herboristes allaient eux-mêmes vendre leurs marchandises aux halles à Paris; les plus riches avec leurs charrettes, les plus pauvres à pied, leurs hottes sur le dos.

Vers 1880 les herboristes fournissent un véritable effort pour l'amélioration de leurs produits; c'est vers cette époque qu'est inventée par M. Pallatte un des premiers séchoirs à claies, ce procédé de séchage nouveau est adopté par tous les herboristes de quelque envergure et bientôt perfectionné par M. Darbonne qui imagina les claies grillagées et les dispositions d'ouverture dans les hangars permettant de régler le séchage selon la température. Nous sommes loin des petites guirlandes de plantes que l'on faisait sécher aux chevrons des hangars. Le séchage jouant un rôle prépondérant dans la préparation des herbes, c'est grâce à ces perfectionnements que nos herboristes ont pu conquérir une place de choix sur le marché européen. En 1888 un syndicat fut fondé, en vue de la vente des produits — florissant pendant des années, il contribua surtout à faire connaître Milly sur les marchés étrangers et rendit dans ce sens de réels services.

Le Syndicat participa à de nombreuses expositions et remporta prix et récompenses tant en France qu'à l'étranger; ses manifestations furent particulièrement brillantes aux Expositions Internationales (Paris 1889 et Moscou 1891).

Pendant la grande guerre 14-18 Milly connut une véritable ère de prospérité. Avant la guerre, la France était tributaire de l'étranger, surtout de l'Europe centrale; un effort s'imposait donc pour donner au pays les produits indispensables à la droguerie et à la médecine. Les hommes étant pour la plupart mobilisés, ce furent aux femmes des herboristes que revint l'honneur de cet effort vraiment appréciable. Les cultures furent augmentées, certaines même triplées et la production se développa dans des proportions sensibles, à tel point que Milly put subvenir aux demandes de la droguerie française. Depuis cette date, les cultures ont connu des hauts et des bas et même des jours difficiles; du fait de la reprise de la concurrence étrangère, la production n'a pas toujours pu se maintenir au niveau maximum, il y eut cependant des années où la question des changes donna à nos produits une situation privilégiée sur les marchés étrangers.

Aujourd'hui le syndicat n'existe plus, il a été remplacé par une coopérative de vente qui s'occupe activement de cette question si importante et si délicate. Mais les herboristes ne sont pas tenus de passer par la coopérative et beaucoup de ventes se font par courtiers ou directement sur échantillons aux herboristes, aux pharmaciens en gros ou aux distillateurs; les expéditions se font en balles pressées de 50 kgs, par chemin de fer, ou mieux encore, par camion, quand la chose est possible, c'est un pittoresque spectacle que de voir charger ces énormes balles toutes si bien ficelées et d'où s'exhale quand il s'agit de menthe, une odeur particulièrement fine et agréable.

Juillet 23 marque une date dans les annales de nos herboristes : c'est alors que se tint à Milly sous les vieilles et pittoresques halles de la grand' place, la première foire eut un tel succès qu'elle fut suivie de nombreuses manifestations du même genre.

Inaugurée en grande pompe par les ministres Colrat et Reibel elle eut un retentissant succès et attira beaucoup d'acheteurs, parmi lesquels de nombreux étrangers. C'est lors de cette première foire Internationale que fut créé l'Office des Plantes Médicinales de Milly, présidé par M. A. Darbonne, et rattaché à l'Office interministériel. L'office dès sa création s'employa par tous les moyens à défendre les intérêts de la production française; il contribua beaucoup à la fixation du prix des plantes et c'est Milly qui maintenant indique les cours officiels.

A l'heure actuelle les cultures de Milly couvrent une superficie de 150 hectares environ, mais les débouchés étant limités, la production ne pourrait être augmentée sans risque d'un encombrement du marché; d'autre part les besoins en légumes nés de la guerre actuelle sont tels que nombre d'herboristes sont devenus maraichers pour les besoins de la cause, mais il est probable qu'ils reviendront à leurs herbes médicinales dès la paix.

A première vue le centre de Milly que nous venons de présenter au lecteur, peut sembler peu de chose et paraître négligeable si on le compare aux grands centres agricoles, viticoles, horticoles du pays, mais les Pouvoirs Publics ont bien senti son importance et son intérêt bien qu'ils n'aient pas toujours compris toute l'aide qu'ils pouvaient lui donner. Il permet à une centaine de familles calmes et laborieuses de vivre sur des terres relativement pauvres; ces familles représentent plusieurs centaines de personnes. Sans compter les très nombreux employés qui travaillent comme journaliers dans les différentes exploitations; il y a donc là, ne serait-ce qu'au point de vue social, un élément des plus intéressants puisqu'il s'agit plus que jamais, du maintien ou du retour à la terre. Au point de vue de l'Economie nationale, la culture des plantes médicinales répond aux besoins d'une grande nation dont la science s'étend tous les jours; elle contribue sur une petite échelle à son développement et groupée aux autres branches de son agriculture, elle constitue une part, si petite soit-elle, de sa richesse. N'oublions pas non plus que c'est la diversité des produits, même peu importants, qui en ce cas de crise agricole conserve au pays son activité et continue à lui apporter des ressources.

Avant de terminer cette étude, il nous paraît intéressant de passer en revue les principales plantes actuellement cultivées à Milly et qui sont ses spécialités.

A tout seigneur tout honneur, nous commencerons donc par la menthe qui a si grandement contribué à la réputation de Milly.

MENTHES — (*Mentha piperita*; *Mentha viridis*)

Tonique, anti-spasmodique, carminatif, analgésique, antiseptique, contre atonie digestive, intoxications d'origine gastro-intestinale.

*Emploi pharmacologique :*

Alcoolat vulnéraire, eau distillée de menthe poivrée

Infusion — hydrolat —

— sirop

— oléosaçcharure

Essence en onctions pour névralgies.

Pastilles de menthe.

MELISSE — (*Melissa officinalis*)

antispasmodique

contre indigestions, syncopes, migraines.

*Emploi pharmacologique :*

Alcoolat de mélisse composé; alcoolat vulnéraire.

Infusion

Hydrolat.

PENSÉE SAUVAGE (*Viola tricolor*)

Dépuratif, antiprurigineux

contre dermatoses ....

*Emploi pharmacologique :*

Infusion

Sirop.

HYSSOPE (*Hyssopus officinalis*)

Béchuque et astringente

contre bronchites chroniques, bronchoplégie; effets épileptogènes sur le bulbe (Leclerc).

*Emploi pharmacologique :*

Alcoolat vulnéraire; espèces vulnéraires

Infusion, alcoolature, sirop.

SAUGE (*Salvia officinalis*)

anti sudoral, stimulant, emménagogue

contre sueurs, tuberculose pulmonaire, asthénies, stérilité.

*Emploi pharmacologique :*

Alcoolat vulnéraire; espèces vulnéraires.

Teinture, extrait fluide de sauge stabilisée,

contre les sueurs;

Infusion, vin comme stimulant.

Potion atisudorale, suppositoires

Injections, gargarismes.

BASILIC (*Ocimum basilicum*)

diminue l'activité de l'innervation cérébro-spinale;

action antispasmodique

contre insomnie nerveuse.

*Emploi pharmacologique :*

Infusion, essence.

DATURA-STRAMOINE (*Datura stramonium*)

sédatif du système nerveux, antispasmodique

contre asthme, anxiété, transpirations, épilepsie .....

*Emploi pharmacologique :*

Poudre (pilules ou cachets), extrait alcoolique de semences,

Teinture de feuilles, alcoolature, sirop; feuilles roulées en cigarettes contre l'asthme, papier antispasmodique.

Infusion, extrait aqueux; huile de Datura ( en frictions) pommade, emplâtre.

N.B. — Même effet que la Belladone, mais action plus intense, toxique.

BELLADONE (*Atropa belladonna*)

sédatif du système nerveux (antispasmodique); modérateur des sécrétions (antisudoral)

contre spasmes des tuniques musculaires, spasmes des voies respiratoires.

*Emploi pharmacologique :*

Poudre de feuilles, extrait alcoolique, pilules (constipation)

teinture alcoolique (coqueluche)

sirop (à manier avec prudence).

Décocction de feuilles, emplâtre, pommades, suppositoires

Deux plantes encore méritent une courte mention :

L'ABSINTHE, jusqu'à la guerre de 14 était cultivée à Milly sur une grande échelle, mais à cette date cette culture fut interdite, les stocks furent brûlés par l'Administration des Contributions directes et des indemnités remises aux cultivateurs.

LE PAVOT. — Cette plante nécessitait trop de soins, de manipulations, de main-d'œuvre; la récolte de l'opium comportait des opérations délicates et multiples, d'où un prix élevé qui empêchait, de concurrencer le produit oriental; il a fallu y renoncer; c'est d'autant plus dommage que l'opium de Milly présentait une teneur en morphine, supérieure à celui de l'Orient.

Peut être la curiosité du lecteur aura-t-elle été piquée par quelques unes de nos indications et voudra-t-il attiré par les saines effluves de notre menthe, venir se promener dans nos parages. Nous l'y invitons et nous espérons qu'il n'en repartirait pas déçu, car notre chef-lieu de canton offre en outre à l'excursionniste, l'intérêt des vieilles halles de bois de sa grande place, le charme discret de sa Maison du Bailli, les fossés d'eau de son vieux château, quelques vieilles portes rencontrées au hasard de la flânerie .... mais ceci sera peut être l'objet d'un autre article.

Hubert de GANAY

---

---

## LE COUVENT DES CAPUCINS D'ETAMPES FONDATION DU COUVENT

Notre regretté collègue M. Pierre VIVAUX avait caressé le projet d'écrire l'histoire du couvent des Capucins d'ETAMPES et réuni dans cette intention un important dossier.

Sa mort prématurée ne lui permit pas de publier ce travail et sa famille espéra que je pourrais réaliser la pensée du disparu.

Mme VIVAUX a consenti à prendre ma place, comblant ainsi les vœux de son chère père.

Emile HOUTH

Les premiers capucins furent, d'après la tradition amenés d'Italie en France par le Cardinal Charles de LORRAINE et présentés au Roi au mois de Janvier 1572.

Le Cardinal poussa la munificence jusqu'à leur offrir asile en un beau domaine de Meudon où il leur fit construire un couvent dont les religieux prirent possession le 15 Septembre 1575. (1)

Bientôt de nombreux couvents de capucins s'ouvrirent : rue St-Honoré à PARIS, à POISSY, 1617, PONTOISE 1603, LIMAY 1615. . .

Le couvent d'ETAMPES fut fondé par Henri III en Juin 1580 (Dom FLEUREAU. Les antiquités d'ETAMPES, p. 450). Le roi établit les capucins, rue du Faubourg Evezard à l'endroit occupé aujourd'hui par les constructions de l'Abattoir et où se trouvait la commanderie de St-Jacques de l'Épée.

Pourquoi ce choix de la ville d'ETAMPES ? Il semble que cette petite ville de Beauce, traversée déjà par la grand' route de Paris-Bordeaux ait été de tous temps fort accueillante aux congrégations religieuses. Une énumération de Léon Marquis dans « les Rues d'ETAMPES » permet de juger de l'abondance des couvents et églises : Religieux de la Congrégation N.D., Cordeliers, Augustines de l'Hôtel Dieu, Barnabites se trouvaient dans la ville même; aux portes d'ETAMPES on rencontrait : les Mathurins, les rempliers, les Chevaliers de Malte, etc . . .

Nous savons (2) que les habitants d'ETAMPES avaient eux-mêmes demandé au Roi la faveur de posséder les Capucins se distinguèrent dans la mission de soigner et d'assister les malheureux pestiférés. Plusieurs d'entre-eux furent victimes de leur dévouement. A leur tête se trouvait le Père Pierre DESCHAMPS d'Amiens qui fut le premier gardien d'Etampes par la suite.

Cependant l'établissement des religieux à ETAMPES n'alla pas sans heurts. Henri III avait donné par lettres patentes à la future Congrégation non seulement les bâtiments de l'Hôpital St-Jacques de l'Épée mais un « pré y joignant ». Les lettres patentes publiées à PARIS en Juin 1580 furent transmises au Parlement pour enregistrement. Mais ledit Parlement sourdement hostile aux Frères refusa d'enregistrer les lettres. Le Maire et les échevins d'ETAMPES se remirent patiemment à étudier la question. Heureusement le Roi était toujours favorable.

---

(1) La première maison des Capucins en France, par Em. Houth « Etudes Franciscaines », Janvier Février 1929.

(2) Père Godefroy de Paris : Les Frères Mineurs Capucins en France, Histoire de la Province de Paris, Tome I, Paris, 1937, in 8°.

Enfin le 28 Février 1581 le Maire et les échevins dressèrent un « acte par lequel ils consentirent à l'entérinement du don » fait en Juillet 1580 par le Roi au Père Commissaire Général. En conséquence « le R. Père Bernard d'OSIMO fit prendre possession du couvent d'ETAMPES » et y nomme pour premier supérieur le Père Pierre DESCHAMPS.

Mais l'affaire n'était pas close et pour la troisième fois, le Parlement refuse d'entériner les lettres et les renvoya à ETAMPES avec ordre de convoquer une « Assemblée de ville » pour statuer sur la question du fameux pré, objet de litige.

Une intervention personnelle du Roi fut nécessaire pour faire enfin cesser le conflit.

En dehors du nom de Pierre DESCHAMPS, en dehors de la liste des Gardiens suivants, nous ne savons pratiquement rien de l'histoire du couvent de 1581 à 1618.

Il garde vraisemblablement St-Jacques pour Patron bien que, plus tard, le nom du couvent de l'Assomption de la Bienheureuse V. Marie lui soit également dévolu (?)

Cependant à défaut de ses bâtiments disparus aujourd'hui, le couvent de St-Jacques nous est familier et reste vivant pour nous grâce au « Livre des Archives », (1) manuscrit sur lequel de 1618 à 1781 différents religieux relatant les grands et mêmes les petits événements du couvent. L'écriture change fréquemment, mais c'est bien la même de 1618 à 1649 et ce livre qui nous apprend que : « L'an 1618, le premier jour d'Août qui était un vendredi l'église neuve a été dédiée par M. l'Evêque d'Aure (?) ... par le présent évêque de CHALONS par la permission de Mgr l'illustrissime Cardinal du PERRON archevêque de SENS et grand aumonier de de FRANCE.

La prédication fut faite par le Vénérable BENOIST d'AMIENS, pour lors Gardien d'ETAMPES.

## DESCRIPTION DU COUVENT

Nous devons pour cette description nous en tenir aux rapports écrits, car, nous l'avons déjà dit, il ne reste rien des bâtiments de St-Jacques de l'Epée.

Des deux procès-verbaux de vente (2) Avril 1791 et Mars 1794) nous pouvons reconstituer l'ensemble suivant.

Le couvent était situé sur la grande rue d'ETAMPES à Paris.

Une grand' porte charretière s'ouvrait sur la rue et donnait entrée dans une cour. Le cloître primitif avait déjà fait place en 1791 à un jardin en parterre entouré de bâtiments des 4 côtés, l'église se trouvait au Nord. Tous les bâtiments étaient couverts en tuiles.

Deux grands jardins « régnaient » sur la route, celui du côté de la ville plus vaste que l'autre et en était séparé par un vivier d'eau vive.

(1) Archives de Seine-et-Oise : 32 H1 Journal du Couvent de 1618 à 1783.

(2) Archives de Seine-et-Oise. Série Q. N° 58.

Dans le grand jardin se trouvait quelques bâtiments d'aisance. Une plantation s'étendait le long de la rivière au dehors et en bas de la clôture dudit jardin.

Malgré le court espace séparant les dates des deux ventes l'aspect du couvent change notablement.

Le corps du logis qui donnait sur la rue par la grand'porte charretière n'existe déjà plus en 1794.

En entrant, sur la droite, se trouvait un bâtiment neuf composé au rez-de-chaussée d'un logis servant de demeure au jardinier (locataire à l'époque), de trois remises et d'une écurie. Au premier étage, plusieurs chambres avec grenier au dessus.

A gauche en entrant (toujours par la porte charretière conservée) l'on trouvait un appenti ou bûcher, seul bâtiment recouvert en chaume et une seconde petite construction ayant chambre à feu au rez-de-chaussée, chambre au premier, grenier au dessus.

Puis venait l'ancienne chapelle avec les restes du vieux bâtiment servant aux religieux, adossé au chœur de ladite chapelle.

Le second procès verbal précise que le plus petit des deux jardins dont il n'a pas encore été question s'étendait de la grand' route au vivier d'eau vive d'une part et la chapelle flanquée de son vieux bâtiments à la ruelle menant à la rivière d'autre part.

Ce jardin était garni d'espaliers neufs sur deux faces le long des murs, et plants d'arbres fruitiers et de treilles.

Le vivier, à l'époque de cette seconde vente, contenait « 225 perches en surface » et recevait ses eaux de la partie supérieure de la rivière par le moyen d'un conduit sans voûte en pierre qui traverse diagonalement le grand jardin.

Ce grand jardin, duquel nous avons déjà eu un aperçu était garni d'espaliers neufs et d'arbres à fruits le long des murs qui regardent le levant et plantés dans toute son étendue d'une quantité d'arbres à fruits tant anciens que nouveaux (ce qui prouvait que le jardinier locataire n'avait fait que continuer les plantations des religieux).

Quant à la plantation qui s'étendait le long de la rivière, il est précisé ici qu'elle comprenait environ 90 saules abritant une chaussée hors des murs qui servait de passage public et avait 4 arpents de superficie.

L'ensemble des bâtiments : vivier, jardins tenait du côté de l'Est à la rivière, de l'Ouest à la grand' route, d'un bout à la ruelle menant à la rivière et de l'autre au citoyen Siart.

Aujourd'hui, on chercherait vainement la trace des frères Capucins à ETAMPES, les prosaïques bâtiments de l'abattoir se sont installés sur l'emplacement du cloître, des jardins .... Cependant un souvenir « La sente des Capucins » reste toujours tracée d'ETAMPES à MORIGNY.

## REVENUS

Les Capucins, ordre mineur, n'avaient pas le droit de posséder de biens. Cependant d'après le « Registre des comptes du couvent », de biens. Cependant d'après le « Registre des compte du couvent » (1) Dépenses » de Juillet 88 à Mai 90, nous pouvons nous faire une idée des moyens d'existence des religieux.

(1) Archives de Seine-et-Oise : 32 H2 — Comptes de 1710 à 1713 et de 1788 à 1790.

La principale fonction des Pères Capucins était la Prédication, le plus clair de leurs revenus consistait dans les sommes recueillies lors des prêches, missions, stations etc . . . . à Etampes même et environ.

Nous en aurons une idée plus nette par ces quelques extraits du Registre des Comptes.

23 Mai 1710 — Reçu de MM. les Marguilliers de N.D. pour le sermon de l'Assomption .....	2 l. 00
— Reçu des Marguilliers de Villeconin pour un sermon de jour de Pentecôte .....	1 l. 5
1741 — Reçu pour une messe du sonneur de St-Basile.	0 l. 10
— Reçu de M. MARCHAND, chapelain de Chama- rande pour messes .....	4 l. 10
Avril 1741 — Reçu pour les rétributions des Rev. Pères prédicateurs par le soins de Mgr Grégoire .....	146 l.
23 Mai 1741 — Reçu de M. le curé de Brières les Scellés pour une messe, que le Père BEVOIS a dite en sa paroisse pour un service auquel assistait le P. Vicaire .....	3 l.
12 Juillet 1741 — Reçu de M. Louis VERON, marguil- lier à Bouville .....	4 l. 10

#### COTE DÉPENSES

10 Juillet 1741 — Payé au jardinier de M. de VIL- LETTE pour du foin .....	11 l. 13
14 Juillet 1741 — Payé au voiturier, qui a amené le vin d'Orléans .....	13 l.
— Payé à M. HUTEAU boucher, .....	50 l.
10 Avril 1743 — Payé pour 10 cierges pascals de 2 livres .....	7 l.
3 Août 1743 — Payé au Blanchisseur .....	2 l. 15
30 Août 1743 — Donné au frère Augustin un couteau	1 l.

Cet aperçu du premier livre nous montre que les dépenses de ce moment consistaient surtout en l'indispensable viande : vin, foin (ce qui implique des animaux à nourrir). Les capucins font une grosse consommation de fromage de gruyère.

Cependant on reste frappé de la modicité des ressources pour faire face aux dépenses : disproportion qui, sans la Révolution venue hâter la fin du couvent, aurait sans doute amené la ruine finale.

Par deux fois, les secours royaux viennent en aide aux Pères Capucins mais cette rente annuelle ne représente pas la prospérité, loin de là.

Deux notes des archives du Couvent nous font connaître ces libéralités :

« 1746 : M. DUVOCEL, seigneur de la Norville et trésorier des Aumônes du Roy nous a fait mettre sur l'Etat des Aumônes pascals de S.M. pour la somme de 42 l. — Cet argent se reçoit après Pâques »

à 1749 : M. DUVOCEL, seigneur de la Norville et Trésorier, etc .. nous a fait mettre sur l'Etat des Aumônes de S.M. pour la somme de 200 l. à perpétuité ».

Déjà, par le second livre « des Recettes et dépenses » (Juillet 90 à 9 l. fin du couvent) nous nous apercevons des changements apportés par les capucins eux-mêmes à leurs ressources.

Pour subsister, ils vendent, louent, trafiquent un peu. Le District ne payait pas les pensions et les religieux avaient du mal à vivre.

### COTE RECETTES

Août 88 — Pour avoir loué le cheval et la charrette pendant la moisson .....	36 l.
Sept. 88 — Pour la station de Morigny .....	60 l.
Mars 89 — Quête de la cire .....	38 l.
— Reçu pour foi et luzerne .....	150 l.
Février 90 — Pour le blé vendu .....	210 l.

Le côté des dépenses nous fait penser que peut-être la discipline s'était un peu relâchée : les Pères fumaient ou .... prisaient (il n'est pas question de tabac dans le premier registre) et la dernière note prouve qu'ils ne restaient pas étrangers à l'agitation politique ..

Août 88 Vin de Mâcon .....	49 l.
— Au bourrelier pour solde .....	7 l. 40
— Pour un chapeau .....	9 l.
Septembre 88 — Pour beurre et poisson .....	11 l. 90
— Pour charbon .....	12 l. 17
— A. PINARD, à COMTE : gages .....	6 l.
Octobre 88 — Pour un fût d'alouettes .....	11 l. 12
— Pour tabac .....	28 l.
Nov. 88 — Pour un voyage à Paris .....	36 l.
Janvier 89 — Aux ouvriers ayant travaillé à la terrasse ..	40 l. 70
Mai 89 — Aux vignerons et gens de journée .....	19 l. 16
Janvier 90 — Tabac .....	36 l.
Février 90 — Pour le journal de Mirabeau .....	6 l. 10

A la vente du mobilier le 28 Mars 1791, les dettes actives s'élevaient à : 192 + 36; les dettes passives à : 372 — 48 — 280 — 9 27 — 22 — 12 — 45 200 — 500.

Le 18 Juin 1791, le Ministre de l'Intérieur DELESSART ordonne de faire diligence pour qu'on puisse les payer.

### BIENFAITEURS ET PROTECTEURS

Nous avons vu déjà que les Pères Capucins bénéficièrent de secours royaux. D'autres personnages s'intéressèrent aussi au sort du couvent.

— « L'an 1625, nous rapporte le Livre des Archives, la Sacristie fut ornée des armoiries qui s'y voient, données par Mme d'ARGENTON hormis celle que donna M. de BOURGNEUF ».

Une autre note de la même date nous apprend que : « le tableau de la sacristie a été donné par M. de MONTIGNY et le tableau du Bienheureux Félix par la libéralité de quelques personnes dévotes ».

Toujours par le Journal du Couvent, nous savons que :

— Le 26 Janvier 1642, Louis, Seigneur de la Montaigne du Vivaretz lieutenant en une compagnie du Régiment de Champagne, blessé mortellement au cours d'un duel, est soigné en ce couvent, y meurt, est enterré au cimetière et laisse cinquante écus au couvent afin de dire quarantaine pour le repos de son âme »

— Après l'incendie du 7 Septembre 1663, le Roi Louis XIV donna 100 écus et le Cardinal Antoine BARBERINI 50 chènes pris dans le de St-Lazare pour refaire le couvent.

— En 1664, après le chapitre du 27 Octobre, le Père Timothée de Paris, Chastelier étant nommé gardien veut transporter le couvent plus à l'intérieur de la ville. Il rencontre une forte opposition (chanoines de N.D. et autres ecclésiastiques). Il fait alors appel à Monseigneur le Duc de MERCŒUR à qui il appartient de droit d'accorder ou refuser ce que, pour ce sujet, les Capucins ont à lui demander.

— 7 Juillet 1672 : Mgr. Henri de GONDRIN, archevêque de Sens, visite les Pères Capucins qui, à cette occasion, manifestent leur zèle pour l'indépendance des Evêques. Juillet 1711 : Monsieur SAUBEC fait un don de quarante livres. Août 1788 : La présidente BOUGARRE fait un don de vingt-quatre livres. La marquise de TALARU donne douze livres.

— En Janvier 1789, les Fermiers généraux donnent douze livres pour le couvent.

## HISTOIRE INTERIEURE DE COUVENT

Nous ne savons rien de précis de 1580 à 1618 A partir de cette date, les faits abondent et il nous suffit de glaner dans le fameux « livre des Archives » pour récolter une ample moisson d'évènements petits ou grands, qui donnent une idée assez juste de la vie des Capucins pendant cent-soixante-trois ans.

— L'an 1619 s'est augmenté le dortoir d'une montée et descente et de trois chambres hautes par le R.P. Raphaël de Rouen, Gardien d'Etampes.

« En 1623, le cours ordinaire de la rivière fut détourné au bout de l'héritage de céans et au mois de Juin de la dite année est décédé en ce couvent le Père Bernardin d'Amiens. « L'an 1624 mourut en ce couvent le Père MARIUS de Paris. « L'an 1625, le 28 Mars le Frère THOMAS de Paris; « L'an 1628, en juin, le frère BRUNO, lai.

« L'an 1680, s'est fait « un privé » ou lieux communs avec un appenti en dessous par le R.P. RAPHAEL de Rouen, gardien.

/ A partir de cette date : changement d'écriture, fréquent par la suite.

« L'an 1649, le Père Alexis de Paris, prédicateur et gardien n'a fait revêtir le canal de pierre, qui prend depuis la buanderie jusqu'au sortir des murs pour la commodité des religieux et de leur santé. Avec la permission du R.P. Provincial.

De plus, la chapelle de la Vierge a été accommodée de colonnes, corniches et pilastres.

« L'an 1650, le petit Tabernacle est donné par le R.P. Vincent de BAUVAIS, gardien de St-Jacques.

« En l'an 1657, l'on a commencé d'assister en la paroisse de N.D. à la procession du T.S. Sacrement le jour de son octave, le Père Benoît de MOUZON étant gardien de ce couvent, tira pour cet effet le consentement de toute la « famille ».

« L'an 1662, le 6 Octobre, au retour du Chapitre Général, fut célébré le chapitre provincial au couvent de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie (?) où fut élevé pour quatrième définiteur le R.P. Jean-Baptiste de Paris, Lambert et pour gardien de ce couvent le T.R.P. ROCH de Paris, capucin.

Dans la nuit du 7 au 8 Septembre 1663 « la nuit de N. Dame » le feu prit au couvent dans le bûcher, qui brûla le dortoir des infirmières qui avaient pensé être brûlés quatre fois auparavant; et quatre jours après deux planchers tombèrent de l'autre côté où est le canal.

En présence du T.R.P. Marc ANTOINE, général de l'ordre élit le T.R.P. Timothée de Paris, Chastelier pour gardien de ce couvent.

Dès son arrivée, il agit par toutes sortes de moyens pour transporter le couvent de la ville et y établir une résidence (nous avons vu à quelles résistances il eut affaire).

Au chapitre du 5 Septembre 1665 le Père Jean François de Paris fut nommé gardien et n'y demeura qu'une année. On laissa le dessein de s'établir en ville à cause des oppositions.

« Le 17 Septembre 1666 : Le Chapitre Provincial nomme le Père Vincent MOROT de Paris, prédicateur comme gardien. Il se noya le 19 Décembre de la même année proche le monastère de N.D. de HAUTE BRUYERE (?) allant d'Etampes à St-Germain en Laye pour confesser des personnes de qualité de sa connaissance et auxquelles il rendait des services depuis longtemps. A sa mort, le couvent est demeuré sans gardien jusqu'au : 13 Février 1667, que le R.P. de Troyes où il était vicaire et y a demeuré jusqu'au 13 Juin 1669.

En Novembre 1669 : le Père Alexis de Chartres fut élu gardien du Couvent, il fait abattre le cloître et commence à le rétablir par un des côtés.

Le 26 Septembre 1670 : le T.R.P. André de PARIS est nommé gardien, lequel a fait continuer le cloître et l'a achevé entièrement avec des ornements et perspectives nécessaires comme, aussi peindre le grand autel, avec quelques tableaux et a mis la Trinité (?).

L'an 1671, le 16 Octobre, André de PARIS, gardien du Couvent, refuse la clef du Tabernacle pour la visite de T.S. Sacrement à Mgr de Sens (dont le procès-verbal est dans les archives).

En 1673, l'Horloge fut refaite quasi tout à neuf,

Octobre 1674 : le Père HELIODORE de Paris est élu gardien au chapitre Provincial. Il y renonça aussi et afin qu'on y envoya le Père François de Montilhéry.

En 1679, l'on a mis à la Sacristie un Calice d'argent du poids de 5 mares 1/2 avec une aube de toile de Hollande garnie par le bas de point de Paris et une nappe d'autel de même point. « Le 19 Octobre 1680, chapitre provincial. Le Père Dominique de Reims est nommé gardien. « En 1686, le Père Léonard de Chartres, gardien mourut peu de mois après qu'il fut arrivé. L'on envoya après Pâques pour son successeur le Père PAULIN de Reims qui y resta jusqu'au chapitre où il fut envoyé à Mantes. 27 Octobre 1686 : chapitre provincial. 27 Septembre 1689 : chapitre provincial.

1690 : mort du Père Joseph Marie de COLOMBE, prédicateur et vicaire de ce couvent âgé de quarante-neuf ans de monde et vingt-quatre de religion. Il devait alors partir pour le chapitre comme discret, il tomba malade, on élit un nouveau discret pour le remplacer : le Père SILVESTRE d'Amiens.

Juin 1690 : Mort du P. Jérôme de Paris. 15 octobre 1691 : Chapitre provincial. 27 Octobre 1692 : chapitre provincial. 5 Juillet 1694 : mort du Père Pierre de PARIS, âgé de 55 ans ayant demeuré vingt-cinq années dans ce couvent, 20 Août 1698 : chapitre provincial. — Gardien : le P. Joseph de Saumur. Il a mis un grand tableau en forme de dais sur le grand autel.

25 Janvier 1709 : Mort du Père Médard de MONGORT âgé de 65 ans et de 45 ans de vie religieuse. 8 Décembre 1709 : Mort du frère Fuscien de Paris Laïc, âgé de 67 ans.

Le 25 Mai 1713, s'est faite la cérémonie de la canonisation de St-Félix, capucin du couvent. L'ouverture s'est faite par les Mgrs. du chapitre de N.D. le même jour, et le lendemain, y ont fait l'office tout le jour entier. Ils m'avaient promis leurs tapisseries et leurs lustres par acte capitulaire que j'ai signé, et qu'ils ne m'ont pas voulu prêter. Ensuite c'est Mgr. Charpentier, pour lors Curé de St Basile, ami particulier des capucins, qui, à leur défaut, a prêté les tapisseries, lustres, tableaux qui y a eu son office tout son jour, aussi bien que les autres paroisses et communautés excepté MM. de MORIGNY qui m'avaient promis et qui n'y sont pas venus, ni les R.R.P.P. Barnabites. La clôture s'est faite par MM. du chapitre de Ste-Croix.

Juin 1717 : mort du Frère Siméon de Tourcoing, lai, âgé de 58 ans, 38 ans de religion. 14 Août 1722 : le mulet étant trop vieux et hors de service, a été troqué contre un autre. Le 17 Août 1723, mort du Père Basille de Reims. Le 14 Avril 1724 : mort du Père Célestin d'Arras.

En Juin 1724 : on tint à Paris une congrégation où le Père Orémo, de RETHEL, qui avait fini ici ses trois ans fut nommé gardien de Rethel et le père Nicéphore de Paris fut envoyé ici, gardien à sa place, il n'y est resté que trois mois.

Le 10 Octobre de cette même année le R.P. Pacifique de Calais convoqua le chapitre de Paris où il renonça au Provincialat, quoiqu'il lui resta encore dix mois et le R.P. Prosper de Paris fut élu en sa place et le Père Archange François de Paris fut nommé gardien de ce couvent pour la deuxième fois ;

En Janvier 1725 : enterrement d'Aymar de ANJOUAN, lieutenant particulier de cette ville, notre Père Syndic. Quatre religieux portaient son corps le reste de la communauté marchait à ses côtés, à droite et à gauche.

Le 4 Mai de cette même année nous avons choisi pour notre Père syndic Monsieur GERARD, Edeline, prévôt de la ville et lieutenant général de Police. Le R.P. provincial qui était ici en visite lui a présenté lui-même ses lettres patentes.

16 et 17 Novembre 1728 : visite au couvent du Révérentissime Père général : le R.P. Armand de BRIXEU qui se rend ensuite à Chastres.

Le 4 Janvier 1729 les Capucins retournent au devant du T.R.P. de BRIXEU jusqu'à Chastres où le couvent de St-Jacques lui a fait préparer à souper. Il est conduit à Etampes le 5 Janvier y reste le 6ème jour des rois et en repart le 7ème jour pour aller dans la province de Touraine où il a reçu ordre de la cour de France (ordre indispensable, nous l'avons déjà vu), d'aller exercer sa juridiction.

23 Mai 1729 : Mort du P. Jean François de SEDAN, provincial, mort à St-Honoré âgé de 81 ans et 61 de religion. Le religieux archivististe poursuit : « Mon prédecesseur qui était le Père Agathange de Valenciennes et qui a été deux ans gardien n'a rien écrit dans les archives ».

En 1732, le 6 Juin, moi, frère Angélique de PARIS ai été fait Gardien d'ETAMPES. — « (A cette époque c'est donc le Père Gardien qui tient le Journal du couvent. 29 Juillet 1733 mort du Père Augustin d'AMIENS secrétaire du P. Provincial.

Le 14 Août 1733, il tomba à ETAMPES sur les 4 ou 5 h. du soir un grêle si épouvantable qu'elle n'épargna ni les vitres de la ville, ni celles de notre couvent : tant de l'église que du couvent lui-même, on trouva des grêlons gros comme des œufs de pigeons. 24 Août 1736. Ce jour-là mourut Antoine de RICEYS Gardien de St-Jacques. Il meurt subitement à l'âge de 54 ans et 32 de religion. Le 25 Octobre 1736 : mort de Frère Henri de St-Germain, lai, 24 ans de religion. Le 16 février 1737 le T.R.P. André de Paris, ancien lecteur de Théologie est arrivé en ce couvent en qualité de président jusqu'au chapitre. Le 10 Mai 1743 : mort de Charles Joseph de BETHUMES âgé de 47 ans, 28 ans de sa vocation.

Toujours en 1743 : nous avons fait faire cette année le retable du Maître. Autel tel qu'il est avec le tableau, murs crépis, les lampes du tour du chœur et le parquet.

C'est en 1746 que les capucins d'Etampes commencèrent à recevoir une aumône pascalle de S.M. Aumône qui se montait à 42.

Au mois de Septembre 1747, nous avons fait ici la cérémonie de la canonisation de St-Joseph de LOENISSA. MM. du chapitre de jour et MM. du chapitre de Ste Croix, le second jour, les paroisses et les communautés successivement pendant huit jours.

En 1749, l'aumône pascalle de S.M. est portée à la somme de 200 l. à perpétuité.

En janvier 1753, MM. du chapitre de Ste Croix, prétendirent faire payer à la maison un droit de censure à raison de 5 sols parisis par an, pour lesdits de rigueur à cause d'un pré qui se trouve

enclos dans le jardin et qui a été donné à la maison par forme d'aumône. Il a été arrêté que lesdits Seigneurs du chapitre conserveraient les dits et qu'ils donneraient gratis à la maison ladite censive soit par décharges ou quittances selon qu'il semblera bon au dit chapitre.

Le 15 Octobre 1753, nous avons été processionnellement aux Cordeliers pour y enterrer le R.P. DUDIER, Gardien. Le P. gardien des capucins a fait l'enterrement, le corps étant porté par ceux de nos religieux. Il a été réglé pour lors que les Pères Cordeliers rendraient le même service en cas de mort, aux capucins.

Le 5 Août 1756, on vola dans notre église en plein jour le St-Ciboire après avoir forcé le Tabernacle. On n'a pas pu découvrir ce qu'étaient devenues les Stes Hosties. On a publié des monitoires pour tâcher de découvrir l'auteur de ce vol sacrilège dont nous n'avons pu avoir de nouvelles. Nous avons fait faire une quête dans la ville pour avoir un autre ciboire aux environs de 80 l. A cette occasion le définitoire provincial a jugé à propos d'ordonner par une lettre circulaire que les portes de nos églises seraient fermées après la dernière messe, excepté le temps des offices et des confessions actuelles.

Le 5 Janvier 1757, s'est commis un horrible attentat sur la personne sacrée de S.M. Louis XV dit le Bien Aimé par un nommé Robert François d'AMIENS qui frappa le Roi d'un coup de couteau au côté droit. En conséquence, le R.P. Provincial ordonna par une lettre circulaire en date du 5 janvier qu'il y aurait exposition du Saint Sacrement dans l'intérieur de chacun de nos couvents pendant 24 heures et que tous les religieux jeûneraient pour qu'il plut àieu de nous conserver un si précieux monarque.

2 Juin 1757, procès-verbal de visite provinciale avec sceau. 31 Mai 1758, procès-verbal de visite provinciale. En Juin 1759, le canal étant en très mauvais état et plein de boue, l'on a commencé à le mettre à sec et à le faire récurer et ensuite crépir; la voûte (?) qui conduit à la rivière qui était toute dégradée par les eaux et prête à tomber a été racommodée avec de la chaux vive et du ciment de même que les grilles aux deux extrémités du canal.

En Novembre de la même année on a fait mettre un millier de « peuples » : 600 de carpes et 400 de tanches.

Dans le même mois, nous avons fait la grande entreprise de notre chaussée malgré l'opposition d'un de nos voisins au reste applaudi de toute la ville. Il fut remarqué qu'avant de faire notre chaussée, il n'y avait qu'un passage de 13 ou 14 pieds du tour de nos murs, que souvent : dans l'été où les eaux se gonflent, elles se répandaient au pied des murs ce qui causait un grand dommage à leurs fondements et arrêtaient le passage. Nous y avons planté plus de 200 pieds d'arbres tant de saules que de peupliers. L'allée du calvaire a été plantée en thiolle au même temps.

En Mars 1760 on refait les murs. L'on pourra peut être nous reprocher dans la suite de n'avoir pas pris un allignement plus droit en faisant la chaussée, je répons d'avance qu'il a fallu suivre le courant de la rivière et ne pas donner sujet de plaintes à nos riverains et que de plus Mgr DROUAS, évêque de Toul et Abbé de MORLIGNY, Seigneur de la Rivière trouvait mauvais que nous ayons tant

avancé sur la rivière et même il en avait reçu les plaintes d'un particulier qui ne était guère affectionné; mais, instruit que tout était pour le bien public et ne causait aucun dommage aux riverains, il nous a laissé agir jusqu'à ces limites avec ordre de ne pas avancer davantage. Ce qui est certain, c'est que nous n'avons pris que ce que la rivière nous avait ôté de la terrasse où il y avait un terrain abandonné et rempli de boue.

Au mois d'Avril 1760 nous avons entrepris de faire la terrasse.

Je dois faire remarquer que depuis que l'on a fait faire le canal et la chaussée l'air du couvent est plus sain et nous expose moins à recevoir des exhalaisons qui nous donnaient communément tous les ans des fièvres. 2 Février 1762 : procès-verbal de visite provinciale. Sceau. 26 Juillet 1766 : procès-verbal de visite provinciale. 21 Mai 1770 : procès-verbal de visite provinciale. 14 Août 1772 : congrès intermédiaire. 17 Mai 1774 : procès-verbal de visite provinciale. 21 Juin 1777 : procès-verbal de visite provinciale.

Sur ces dernières années se termine le manuscrit du couvent.

## ŒUVRES ET APOSTOLAT

Les fonctions des capucins consistaient principalement en prédications, missions, stations dans les différentes paroisses avoisnant ETAMPES. La prière et les offices remplissaient une partie de leurs journées.

Par quelques extraits du Journal et des Livres de compte nous aurons un aperçu des activités de ces religieux.

Nous trouvons un Père capucin, faisant le sermon de l'Assomption à N.D. d'ETAMPES le 28 Mai 1740: La même année le sermon de la Pentecôte est assuré par eux à VILLECONIN.

Les religieux disent des messes à la demande du sonneur de St-Basile, d'un habitant de BOUVILLE, du chapelain de Chamarande. Ils en disent même à domicile comme ce 13 Mai 1741, où le Père Bevois officie à Brières-les-Scelles.

Certaines paroisses des environs d'ETAMPES étaient pour ainsi dire « abonnées » à l'aide d'un capucin. « Le 28 Avril 1766, le Père Vicaire qui était le Père Noël de PARIS, à l'exemple de son prédécesseur a toujours été prêcher et confesser à Chatignonville les premiers Dimanches des mois et autres jours d'obligation ».

— 1721 : « Nous avons eu cette année la station du Carême que j'ai remplie: Nous avons eu aussi celle d'Etrechy de l'Avent et du Carême. »

— 1723 : Mgr l'Archevêque de SENS nous ayant donné la station du Carême d'ETAMPES, je l'ai fait remplir par T.R.P. FOLIN DE DIEPPE.

— 1724 : « Nous avons eu cette année par le même prélat la station de Milly, pour l'Avent et le Carême. Je l'ai remplie moi-même ». Nous avons vu par ailleurs que le bénéfice de ces activités constituait le plus clair des revenus des capucins.

## UNAGES AYANT RÉSIDÉ AU COUVENT

### RELIGIEUX REMARQUABLES

Parmi les religieux ayant laissé quelques traces de célébrité au couvent d'ETAMPES, un nom saute tout de suite aux yeux, c'est celui de Pierre DESCHAMPS, 1er Gardien. Ce Pierre DESCHAMPS (1543-1595) n'est autre que le fondateur des capucins en France et les Capucins d'ETAMPES pouvaient être fiers à juste titre de l'avoir à leur tête.

Ce religieux était d'ailleurs de caractère belliqueux et ne craignait pas à l'occasion de se mettre en rébellion contre l'autorité dont il dépendait. (1) Fils d'un marchand d'AMIENS, entré à 17 ans chez les Franciscains de cette ville il y resta quatre ans. Ses supérieurs frappés de son intelligence et de ses succès théologiques, l'envoyèrent parachever sa formation au Grand Couvent de PARIS. Tout alla bien pour commencer, mais bientôt Pierre trouva « qu'il n'était pas dans l'état pur où la règle de St-François qu'il méditait souvent le demandait ».

Alors en 1565, il quitte simplement et sans bruit le couvent pour s'en aller « apprendre dans d'autres royaumes s'il pourrait trouver ce qu'il cherchait ».

Tout n'alla pas comme il souhaitait rattrapé avant son passage en ESPAGNE, il fut ramené au Grand Couvent et y continua tant bien que mal sa vie religieuse et intellectuelle.

Cependant en 1556, la rumeur de l'arrivée de deux capucins en France parvint jusqu'aux oreilles du réclus. Attiré par la vie austère de ces religieux, il résolut d'embrasser leur réforme. Mais cette fois ses supérieurs se méfiaient et lorsqu'il présenta sa demande elle lui fut non seulement refusé mais il fut de plus battu et enfermé.

Une nouvelle évasion réussit cette fois et Pierre DESCHAMPS, ravi arrive à Rome, là il est une fois de plus tancé par ses supérieurs mais il se passe de toute permission et revêt l'habit des Capucins.

Il revient en France, récolte un disciple en route, rencontre enfin quelques bonnes volontés et le couvent de PICPUS est fondé. Mais P. DESCHAMPS aura encore à batailler contre le Curé de St-Paul, contre son ancien supérieur franciscain.

Enfin, après de multiples avatars le supérieur improvisé s'allie Aimerie de Rochecouart, Morlevart, évêque de Sisteron qui le protège et l'ordonne prêtre.

Naturellement les aventures de P. DESCHAMPS ne sont pas terminées mais il semble que la cause des capucins soit entendue et bien grâce à lui;

---

(1) Père Godofroy de Paris, op. cit.

Ce fut peu après la lutte des « Marquizans » : capucins italiens et des « campistes » capucins français, que le P. DESCHAMPS, chef de ces derniers fut nommé gardien d'ETAMPES. C'est un peu grâce à son intervention que les difficultés s'évanouirent et que la fameuse « affaire du pré » dont nous avons déjà entendu parler aboutit à l'avantage des capucins. Il resta 3 ans à ETAMPES; mais sans doute est-ce Pierre DESCHAMPS et nous devons jeter un coup d'œil sur ces successeurs. (1).

Les Pères gardiens étaient élus pour trois ans et rééligibles.

— Le R.P. RAPHAEL de ROUEN fut gardien de 1618 à 1620. Il fit construire l'escalier et les trois chambres hautes (1619).

— Ce Père Jean-Marie HAUTLEMAN fit faire en 1623 le détournement de la rivière et ordonna l'établissement des lieux communs en 1630.

— Le R.P. Alexis de Paris, gardien de 1648 à 1649 fait exécuter le revêtement de du pierre canal et des embellissements pour la chapelle de la Vierge.

— Le 9 Juillet 1662 meurt à ETAMPES le Père Léandre de LAGNY missionnaire du Levant, faisant l'office du Gardien.

— Le 18 Décembre 1666 le Père Vincent MOROT de PARIS se noie en allant remplir un office. — Novembre 1669 : le Père ALEXIS de CHARTRES, Gardien, démolit et refait le cloître, terminé en Septembre 1670 par le P. ANDRE de PARIS, gardien qui fait repeindre le grand autel et orne l'église de tableaux.

— 1672 : cette année là le couvent d'ETAMPES héberge le T.R.P. LEON de PARIS le boulanger, prédicateur qui avait été missionnaire. 8 ans au CANADA. Agé de 57 ans (38 de religion) il faisait partie du couvent de St-Honoré et depuis plusieurs années déjà il était à l'infirmerie « à cause de ses grandes et douloureuses infirmités qu'il souffrait avec une résignation et patience singulière ».

Il voulut venir à ETAMPES pour « s'y préparer à la mort avec plus de repos dans une parfaite austérité, et pénitence. Il y arriva le 6 Mai et se mit au chœur le dernier des prêtres, disait la Ste Messe, pour leur commodité, au milieu de la matinée; la servait souvent, s'humiliait et céda à tous, ne murmurait de personne, ne mangeait qu'un potage demandant cela avec instance à ses supérieurs, aussi bien que d'autres austérités et mortifications qu'on tâchait de modérer à cause de ses rudes et très sensibles incommodités et douleurs. Enfin, il tombe fortement malade au commencement du mois de Septembre, de fièvre. Il fut transporté à St-Honoré le 6ème jour de Novembre et mourut le 4 Janvier 1674.

— Le Père ANGE de SIGNE étant gardien en Octobre 1682, le couvent cette fois donne hospitalité à une petite morte : M<sup>le</sup> du Coudré MONTPENSIER âgée de 18 ans, fille du Marquis, du même nom. Elle fut inhumée pendant les fêtes de la Pentecôte vis-à-vis le balustre de la Chapelle de la Vierge.

---

(1) A. Pierre Deschamp d'Amiens succéda Jean-Baptiste d'Angers. On compte 107 gardiens de 1581 à 1768, date où s'arrête la liste des Supérieurs figurant au Manuscrit français : G. 451, p. 167 de la Bibliothèque Nationale.

— En 1686 le Père FELICIEU de PARIS fait faire la bibliothèque.

— Le 27 Février 1721, l'Infante d'ESPAGNE petite fille de cinq ans, fiancée au Roi Louis XV s'arrête en la ville d'ETAMPES avant de gagner PARIS, le chroniqueur des capucins nous dit : J'ai eu l'honneur de lui faire le passage ».

Au mois de Janvier 1725, mourut AIMAR de ANJOUAN lieutenant particulier d'ETAMPES, père syndic du couvent.

Le père ARMAND de BRISSAY, Général fait la visite de la communauté le mardi et le mercredi 16 à 17 Novembre 1728, et il en est parti le 18 d'où il s'est rendu à CHASTRE.

Le 4 Mai de cette même année nous avons choisi pour notre Père

Au mois de Janvier 1725, mourut AIMAR de ANJOUAN lieutenant général de police. Le R.P. Provincial qui était ici en visite lui a présenté lui-même ses lettres patentes.

Quatre ans plus tard le Père ANGELIQUE de PARIS, tient lui-même le journal de son couvent.

Mais à travers la chronique de tous ces religieux, dont certains furent remarquables, parmi ces illustres hôtes du petit couvent d'ETAMPES, comment ne pas remarquer une petite note qui voudrait passer inaperçue comme celui auquel elle fait allusion :

11 Décembre 1661 : Damien de TURY, clerc d'une vie très innocente et silencieuse .... C'est tout. Mais ce petit clerc avait sûrement vécu selon l'esprit de St-François.

## BIBLIOTHEQUE

De la Bibliothèque du couvent, quelques renseignements précieux parviennent jusqu'à nous grâce toujours au « Livre des Archives ».

Elle fut fondée après le chapitre provincial le 27 Octobre 1686, le Père Félicien de PARIS étant gardien ; il fait faire la bibliothèque et y place cinquante volumes qu'il reçoit de la Petite Bibliothèque de St-Honoré.

Ce bâtiment de la bibliothèque était sans doute d'une solidité qui laissait à désirer car une dizaine d'années plus tard : « pendant le voyage du R.P. Provincial pour le chapitre général, le R.P. Honoré François de Paris a été visiteur de la Province et dans la visite de ce couvent, il a jugé absolument nécessaire de rétablir la bibliothèque qui tombait, et, de son consentement, on l'a placé tout proche du dortoir.

En 1719, nous apprenons que la Bibliothèque fut augmentée de livres envoyés par le R.P. Provincial. Parfois pour acquérir de nouveaux livres les capucins procédaient par échange : ainsi en 1746 « L'Ancien MOREBI » les « conférences de LUCON » par St-Honoré furent échangés pour des livres d'Hébreu.

Au mois d'Avril 1760 : acquisition importante : l'on met à la bibliothèque de la chambre du Père Gardien ; dix volumes des « principes discutés des Pères hébreux capucins » la « Paix intérieure » et les six premiers volumes de la « Religion vengée ».

Enfin nous savons par le procès-verbal de vente que le 28 Mars 1791 la bibliothèque comprenait 25 volumes. Elle avait donc triple depuis sa fondation,

## FIN DU COUVENT

Le fameux « Livre des Archives » nous conduit fidèlement jusqu'en 1788, puis s'arrête brusquement sur l'entrée au couvent du Frère Augustin MOULIN.

Sans doute durant ces deux dernières années, c'est le déclin rapide et nous voyons qu'en 1790, date où la situation fut liquidée, le couvent ne comportait plus que deux religieux : le Frère Joseph, Maris, Robert de Maubeuge, Gardien et le religieux UBALD de TRILON, vicaire.

Il semble que ces religieux trouvèrent un asile dans le clergé séculier puisque en 1791 nous retrouverons cet UBALD de TRILON, vicaire à ARNOUVILLE-LES-GONESSE.

Nous avons déjà eu une idée de l'état du couvent au cours des deux ventes successives de 1791 et 1794 cependant il est intéressant de savoir que « l'état du couvent » fut rédigé par Thomas PETIT, maire d'ETAMPES et les officiers municipaux.

L'énumération est d'ailleurs vite faite, tout au moins pour les objets mobiliers : un cheval, une charette, 250 volumes, cinq tables et un buffet au réfectoire. François THOMAS était garde des scellés.

Nous savons que la vente faite par François NICOLAS SUREAU « ci-devant huissier au Châtelet de PARIS » monta à Fr. 1.118,13

Quant aux immeubles, nous avons déjà vu qu'ils passèrent rapidement par des mains différentes. (1)

9 Avril 1791 : première vente. L'ensemble des bâtiments et terrains estimé par les experts, eut égard à l'état actuel des réparations à la somme capitale de douze mille livres.

Après avoir publié plusieurs fois le prix de la dite enchère à la réserve des boiseries et autres objets considérés comme mobilier, M. GRIGUER, commissionnaire entend des voix se prononcer.

Au bout de quatre « feux », Jean Guérard GEOFFROY, juge du Tribunal du District d'ETAMPES, Paroisse St-Basile dernier enchérisseur, se voit adjuger : « simplement et définitivement les fonds, pleine propriété et possession d'iceux moyennant le prix et somme de 15.700 livres. (2)

Ce ne fût pas si définitif que l'acte veut bien nous le faire savoir puisque le 22 Ventose, An III de la République française Une et Indivisible (Mars 1794), les bâtiments des capucins étaient remis en vente. Ils avaient, cependant, en ce peu de temps, subi des modifications notables comme le prouve cette note accompagnant la seconde vente et déclarant que le corps de bâtiment donnant sur la rue est « aujourd'hui en partie démoli ».

---

(1) Archives de Seine-et-Oise, Q. 58.

(2) Archives de Seine-et-Oise, Q. 473.

Le tout était « loué et affermé au citoyen GEOFFROY, jardinier, par procès-verbal d'adjudication du 27 mars 1793 (ce qui équivaut à un bail devant notaire) en présence et par délibération des administrateurs du District et du Préposé à la Régie et domaines nationaux pour trois, six ou neuf années au choix respectif des parties s'avertissant six mois d'avance, aux charges et moyennant cent trente livres de loyer payable en deux termes : 1er Octobre et 1er Avril.

Évalué par les experts la somme de douze mille livres cette fois encore, bien que le « Pavillon chinois » (?) soit excepté et que les « bois, tuiles et ciments aient été précédemment vendus » ; le couvent des capucins, ou plutôt défiguré, fut adjugé après quinze enchères successives au chevalier DARBLAY domicilié à ETAMPES.

La vente atteignit cette fois le prix de 32.425 livres.

---

---

## L'OCCUPATION ET LA LIBERATION DANS LE SUD DU DEPARTEMENT DE SEINE-ET-OISE

Nous jouissons d'un recul encore insuffisant pour écrire l'histoire de l'Occupation et de la Libération dans le Département. Mais il est déjà tard, pour recueillir les documents et les renseignements concernant cette période. Il convient donc, que les membres de la Société Historique de Hurepoix, fassent tous leurs efforts pour préparer les matériaux de cette histoire : Mémoires à demander aux chefs de la résistance, rapports aux officiers F.F.I. etc.

Cependant, faisons le point, depuis les jours sombres de juin 1940 où, des populations entières pèrègrinèrent sur nos routes, soit en de luxueuses autos, soit en carrioles, ou même à pied, gagnant la route d'Orléans pour aboutir quelquefois dans les Landes. Les services de la Préfecture de Seine-et-Oise, séjournèrent plusieurs heures à Etampes: le docteur Guilly, trouva abandonnées sur la route, les reliques Napoléoniennes du Musée des Invalides.

Le 13 Juin les allemands sont à Santeny, le lendemain à Chalo-Saint-Mars, le 15 du même mois, les envahisseurs ont dépassé Lonjumeau et avancent rapidement; à midi Etrechy est occupé et Etampes vers 13 heures. Après la pénétration des troupes de choc : pillage et déménagement, ce fut la contrainte organisée.

Mais, dès juillet 1940, des patriotes se groupent: la Résistance s'organise. Des maires, des secrétaires de mairies, refusent d'obéir aux injonctions des fritz. En janvier 1942, Le Corre de Paray-Vieille-Poste est fusillé; en mars Albert Petit, de Villeconin, subit le même sort. Résistance à Montlhéry, où le secrétaire de Mairie est déporté en Allemagne.

Après l'organisation du Travail Obligatoire en Allemagne, nombre de jeunes gens et d'hommes « prennent le Maquis » au Bois Notre-Dame à Noiseau, dans la région de Chevreuse, près de Dourdan Maquis russe, dans les roches de Milly et de la Ferté-Alais. Pour alimenter ces Maquisards, en Mars 1943, G.H. enlève 500 titres de rationnement en mairie de Lonjumeau, à Marolles-en-Hurepoix, etc.

Le débarquement Alliè sur la plage d'Arromanches, le 5 juin 1944 remplit d'allèresse nos populations, mais Athis, Massy, Ablon, Vigneux, Villeneuve Saint Georges, Juvisy, sont durement éprouvés par les bombardements des escadrilles anglo-américaines. Dans la nuit du 9 au 10 Avril Valenton reçoit 600 bombes faisant 35 morts et 61 blessés. Corbeil est bombardé le 13 Août.

Mais, ils approchent, la radio, parle du Mans, de la Ferté Bernard, de Chartres. Le 16 Août, les premiers chars foncent sur Boigneville, le 17, ils traversent Pussay, Monnerville, Saclas, Saint Cyr La Rivière, Fontaine-La-Rivière, Boissy La Rivière, Marolles en Beauce. De cette dernière localité, un certain nombre d'unités gagnent : Champmottéux, Prunay-sur-Essonne, Buno-Bonnevaux, tandis que d'autres se dirigent vers Forêt Sainte Croix, Puiset, Bouville, Orveau, Vayres, Boutigny, la Ferté, Soisy-sur-Ecole. Le 17 Août, l'enseigne de vaisseau de Renusson d'Hauteville (Aimon) organise les F.F.I. dans la région.

Le 18 Angerville, Méréville, Estouches, sont libérés à leur tour. Un temps de repos pour le nettoyage des îlots de résistance et le 20 les troupes américaines gagnent Bouttervilliers, Saint Hilaire, Chalo-Saint Mars, Bruyères-le-Chatel.

Après un jour d'arrêt, nouvelle pointe, le 22, sur Congerville, Etampes, Maisse, Milly, Arpajon, Fleury-Mérogis, Bondoufle. Le 23, les chars poussent jusqu'à Echarcon, Baulne, Ballancourt, Courcouronne.

Enfin le 24, les Alliés nettoient : de Nainville à Ris et entrent à Corbeil et Draveil le 26.

Mais, laissons la parole à Pierre Bourdan (1) : « En ce matin du 23 août, ..... j'apprenais que la Division marchait enfin sur Rambouillet et Paris. Rambouillet, dans l'après-midi du 23 août, était un caravansérail où tout ce qui avait quelque chose à voir, à dire ou à apprendre semblait être accouru de tous les points de la France. La ville et ses environs devait tout d'abord absorber toute une division cuirassée, une bouchée assez lourde à digérer. Mais en dehors de la Division, on trouvait dans la Ville, des officiers supérieurs, des officiers de toute nationalités alliés et de toutes armes, des correspondants de guerre d'une douzaine de pays, des fonctionnaires, des F.F.I. et des F.T.P. des environs et de la région parisienne, des touristes.

L'effet du communiqué du général Kœnig, annonçant l'insurrection parisienne, fut prodigieux. Sentir à 48 kilomètres de là, ce déchaînement de forces, cet éveil de millions d'êtres, qui jetaient avec succès, un défi pareil à la force armée de l'Allemagne, craindre en même temps que l'ennemi ne prit sur ce peuple de Paris une vengeance sauvage : c'était assez pour que l'attente de tous ces hommes devint presque intolérable et que leur impatience à franchir les derniers obstacles fut difficile à maintenir .....

On nous annonça que le départ était à 6 heures précises le lendemain matin. On s'attendait à une certaine résistance à mi chemin; à une résistance plus forte à quelques kilomètres au delà .....

De Rambouillet nous ne marchions pas directement sur Paris. Nous avançons d'abord vers l'est en direction d'Arpajon pour remonter ensuite sur Paris par la route d'Orléans. Jusqu'à Arpajon, l'avance de notre colonne eut presque l'allure d'une promenade sous la pluie battante qui ne laissait pas un coin de sec dans le char, pénétrait sous les canadiennes et les casques de cuir, roulait en rigoles sur des visages heureux. Un à un les villages s'éveillaient, les gens sortaient de chez eux et des haies de parapluies, de capuchons et de fichus noirs se formaient en un instant. On criait, on se saluait et, dès que nous étions reconnus pour des Français, c'étaient des clameurs d'allégresse. Fréquemment, la colonne s'arrêtait .....

Après Arpajon, l'avance devint plus lente. Le passage à travers les rues sinueuses de la ville avait été une longue ovation montant d'éclats en éclats entre les « Rrra.. Rra » rythmiques des chars qui avançaient à Monthléry il y eut un long arrêt. Un peu en avant et sur notre droite ça canonna. On voyait deux ou trois chars des Sher-

---

(1) Carnet de retour avec la Division Leclerc - Paris, 1945 - in 16.

mans, évoluer sur une petite éminence, dans les prés à deux ou trois cents mètres, et la fumée des explosions; parfois celle d'un coup d'arrivée à faible distance de l'un d'eux. C'était la réduction d'un « bouchon » ennemi, batterie antichar ou nid de mitrailleuses. .... Tout le temps que ça dura, Roche répétait en grommelant un peu : « Pourquoi nas nous ? C'est notre boulot ce genre de trucs... » Puis tout cessa, le bouchon avait sauté ! Au moment où la colonne s'ébranlait, on cria du char précédent : « Roulez bien au milieu de la route. Il y a des mines sur les bords », ordres que nous transmettions au char suivant et qu'on répétait au conducteur Martinez dans son trou. De fait une minute après, il y eut une forte explosion à cent mètres en avant de nous. Une mine avait sauté, sans trop endommager le char qui l'avait touchée, mais tuant ou blessant trois civils, qui marchaient sur les bas côtés de la route. Ni ces incidents, ni les avertissements, n'empêchaient d'ailleurs les passants, galvanisés par le spectacle de cet irrésistible colonne marchant sur Paris, d'aller et venir le long de la route, de courir le long des blindés pour crier des vœux de succès des encouragements .....

De vieilles gens poussaient vers Paris, des charrettes à bras avec quelques hardes : une chaise, un matelas, une table de nuit; voyant passer la Division, ils parlaient pour rentrer, à tout prix, sans plus attendre, dans leur cher Paris, dont les pavés étaient pour eux ce qu'est la bonne terre pour un paysan. Et, en dépit de la canonnade, des arrêts brusques, des mitraillettes intermittentes, ces gens qui avançaient dans le sillage des chars ces acclamations partout où se trouvait un groupe. ....

À Longjumeau, les choses changèrent d'allure. La guerre reprenait le dessus. Notre ramé s'arrêta dans la ville où s'était livré un engagement bref, mais vif, puis à nouveau, en haut de la côte qui passe sous le pont du chemin de fer. Un peu plus loin, aux abords de la Croix de Berny, et au Nord-ouest à Palaiseau, l'ennemi opposait une forte résistance : dernières positions, solides avant Paris... Les allemands tenaient un croisement, bien appuyé par les antichars avec quelques nids de mitrailleuses, et ils balayaient la route et les voies d'accès. A l'Ouest et à l'Est de la route, ils formaient encore une ligne solide et assez longue, difficile à contourner. Les obus de 88 avaient causé quelques pertes du côté français. C'était là bien autre chose qu'un bouchon; derrière nous, près du pont de chemin de fer, quelques arrivées d'obus : l'ennemi, sur notre flanc droit canonnnait à tout hasard la route, où quelques véhicules allaient et venaient..

Vers sept heures, il fut manifesté qu'on passerait la nuit là .....

Sur notre droite, avec un ciel déblayé maintenant des nuages, nous aperçûmes soudain la tour Eiffel, dont le soleil couchant argentait vaguement la grisaille ».

Pour terminer cette note, ajoutons que les tombes de soldats tombés de 1940 à 1944 sont regroupées A Villeneuve sur Auvers : F.F.I. 253 Forces Françaises Libres 30, Armée américaine 29, Armée anglaise 3 Wehrmacht 875, civils français fusillés 268.

H. E.

---

## LA PROCESSION DU BATON DE SAINT-JEAN

### ET DU BATON DE LA VIERGE

DE LA PAROISSE DE CHAUFFOUR-LES-ETRECHY EN 1682

La Commune de Chauffour-les-Etréchy, située à deux lieues d'Etampes, comptait au dernier recensement (1926) 85 habitants contre 149 en 1824. Elle fit partie jusqu'à la Révolution, des bailliage, duché et gouvernement d'Etampes et du diocèse de Sens.

Son prieuré-cure dépendait de la maison de l'Hôpital Saint-Jean de Jérusalem, une des plus illustres fondations des anciens ordres de Chevalerie autrement dit Saint-Jean de Latran ou bailliage de la Morée. Le bâtiment principal où logaient les religieux fut détruit par un incendie au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. Les communes subsistent encore près de l'église dédiée à Saint-Jean-Baptiste. Ce dernier édifice est dépourvu de tout caractère architectural. Il a subi, à travers les âges de nombreuses réparations qui n'ont pas toujours été inspirées par le goût et le respect de l'art ancien. Ses piliers aussi chapiteaux mutilés et quelques tronçons d'arceaux gothiques témoignent de la construction primitive qui remonte au XII<sup>e</sup> siècle.

L'examen des registres paroissiaux de Chauffour, pour l'année 1682 nous a permis de découvrir un document assez curieux. Il émane d'un curé prieur dont nous n'avons pu retrouver le nom. Il indique l'ordre qui doit être observé à la cérémonie du baston de Saint-Jean et autre, premièrement ainsi que le mode d'élection par enchères, consistant en pains de cire, d'un roi et d'une reine qui figureront à la procession voici la copie textuelle des instructions données aux paroissiens :

Le curé recevra les enchères qu'il élèvera et relèvera jusqu'au jour de la sorte huit jours auparavant il l'avertira à son trône que les enchérisseurs fournissent la cire qu'ils auront promise.

Le jour étant arrivé le roy et la reyne auront le soin d'orner leur baston le plus proprement qu'ils pourront. L'heure de la messe venue la procession partira de l'église pour aller à la maison du roy ou de la reyne qui seront muniz d'une couronne de fleurs sur leurs testes, prendront le dit baston pour le porter ou le faire porter.... A l'Eglise avant tenu le plus honorable rang de la procession, se placeront devant le grand autel avec leur baston ou ils demeureront pendant la messe et avec toute la modeste et dévotion possible. Il serait même à souhaiter qu'ils fissent leurs dévotions et communiquassent à la messe pour l'édification du peuple, les autres enchérisseurs se tiendront derrière le roy ou la reyne deux à deux ayant les cierges et leurs enchères à la main depuis le sanctuaire de la messe jusques après la communion du prestre et à..... le chapitre jusqu'au commencement des complies après lesquelles cérémonies les cierges demeureront à l'Eglise si les enchères du baston de la vierge sont suffisantes on allumera un cierge devant son ymage les fêtes et dimanches le roy et la reyne tiendront le premier rang dans les processions après les officiers de la Seigneurie le jeudi Saint et de l'Assomption on leur prêtera le pain besnit ymmédiate-

ment après le prestre. Ils seront tenus autant de fois qu'ils seront à la messe les pours des festes de faire la quette lun en l'honneur de la Sainte Vierge et lautre enllhonneur de St-Jean.

S'il arrive que le roy ou la reyne meure dans l'année de leur royauté, les parents fourniront à l'église la cire par eux promise à ladite Eglise, sera tenue de faire dire une messe aux Vigilles à trois leçons pour le repos de leur âme et de les faire mettre aux prières.. solennelle dans l'année suivante seulement.

Le registre de 1682 auquel nous empruntons l'extrait ci-dessus a conservé le procès-verbal suivant, pour ainsi dire, de l'adjudication ou

Mémoire de ceux qui ont encheri le baston de St-Jean

Jean Coquentin enchéri le baston de St-Jean demie-livre,

Alexandre Motheux demie-livre

Louis Levon lajsné demie-livre

Michel Levon demie-livre

Pasquier Quiffroy demie-livre

Sébastien Simonneau demie-livre et demie

Jacques Potier demie-livre

Etienne Gueux demie-livre

Nicolas Coquentin demie-livre

Savinien Sergent une livre de cire.

Toussaint Coquentin une demie-livre, demie enchérisseur et partant le Roy.

Il convient de remarquer que le curé n'adjuga pas au plus haut enchérisseur. Aucune annotation n'explique le motif de cette décision.

A l'issue de la procession et de la cérémonie du Baton de St-Jean qui eurent lieu le 24 juin 1682, les paroissiens, assemblés en l'église Chauffour, désignèrent, dans la forme accoutumée, un roi pour l'année 1683. Citons à titre comparatif, le

Mémoire des enchérisseurs du baston de St-Jean en l'église de Chauffour

Etienne Gueux demie-livre de cire

Claude Legrand demie-livre

Francoise Gueux une livre

Nicolas Lient une livre

Jean Legrand deux livres un carteron

Jean Simonneau demie-livre

Fleury Molheux un carteron

Noël Pitray une livre et demie et deux carterons

Sébastien Simonneau une livre et demie de cire.

dernier enchérisseur à lui adjuge.

Les processions solennelles étaient jadis une des formes essentielles des pompes extérieures du catholicisme, celle du baton de Saint-Jean exerçait son influence spirituelle sur les gens de Chauffour,

Il est aisé, sans trop de frais d'imagination, de reconstituer, avec ce que nous avons relaté plus haut, cette cérémonie religieuse dans son cadre ancien et local.

Le jour de la Saint-Jean d'été les vigneronns les laboureurs interrompaient les travaux des champs pour fêter leur saint patron.

La physionomie de la campagne, à cette époque de l'année, n'était pas tout à fait la même qu'aujourd'hui. Dans la vaste plaine beauceronne, la culture des céréales, quoique importante occupait une surface plus restreinte qu'actuellement. A défaut d'assolements rationnels, d'immenses et tristes jachères donnaient au sol un aspect désolé, compensé toutefois par des pampres verdoyants; le vin clair et de la localité valait celui des coteaux d'Etampes.

Nous sommes au 24 juin, le soleil, déjà haut à l'horizon, prodigue ses chauds rayons et sa lumière. La cloche « La Guillaume » sur laquelle se lit l'inscription : « H Je suis nommée Guillaume par F. Guillaume de Meaux, Boisbaudran Chevalier et Grand Prjeur de + France Seigneur temporel et spirituel de Chauffour et F.M. Chevalier Religieux Du Diet ordre et curé de Villeconin représentant la personne Du Diet Seigneur absent + Damoiselle Louise de Fontenay Dame Des Esmondans Maraine et Beniste par M. Fleury Michault curé de + Chauffour Claude Liguian Margers M. Jacques Couldrault Pr Fiscal Du Diet Seigneur Audict.

Au bas sont les armoiries du Prieur et cette légende :

+ Joachim Mil VI°XXXIII

F. André Deray, Hermiste de St-Martin de la Roche.

+ Joachim Bailly Mil VI°XXXIII

Sonne allègrement et égrené ses notes joyeuses sur le plateau solitaire qui domine, au couchant la riante vallée de la Juive. Le cortège chargé de quérir le Roy, part de l'Eglise. En tête, selon les règles liturgiques, s'avance la croix portée par un clerc entre deux acolytes qui tiennent les flambeaux; les chantres suivent, puis le clergé; l'officiant ferme la marche. Au retour, presque toute la population (environ 150 personnes) escorte son Roy. Il passe avec un air grave et recueilli, le chef couronné de fleurs. Son baton supportant la statuette de Saint-Jean, apparaît au-dessus des têtes des assistants. Enfrons dans la maison de Dieu. Le maître-autel resplendit de lumières, les candélabres sont garnis de ces belles cires vierges produites par les abeilles dans les ruches nombreuses des fiefs ecclésiastiques et seigneuriaux du voisinage, des fleurs cueillies dans les humbles jardins, orient l'église.

Il ne semble pas que la coutume de la procession royale du baton de Saint-Jean ait persévéré bien longtemps.

Neur approchons du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'église de Chauffour, désertée, menace ruines, murailles et toiture. Le curé-prieur Leleu s'en plaint amèrement à son arrivée dans la paroisse. Il procède, le 5 février 1720, à un inventaire complet et détaillé des objets servant au culte. Le baton de Saint-Jean n'y figure pas....

G.-J.-G. GORNEAU +  
Inspecteur Honoraire

## NOTE SUR QUELQUES OBJETS D'ART DE L'ANCIENNE EGLISE ST-GUENAUT

Le prieuré de St-Guénault, de Corbeil, se trouvait, comme l'on sait à l'emplacement de l'Hôtel de Ville. Les derniers restes de son église disparurent en 1905, et l'on n'a guère de renseignements sur elle. (1)

On sait seulement que ce prieuré relevait de St-Victor de Paris, qu'il tomba en décadence au XVI<sup>e</sup> siècle, et qu'à la fin de l'Ancien Régime, il n'en restait que l'église dont le prieur-curé était alors, en 1785, l'abbé Guiot.

Celui-ci fit restaurer et embellir le vieil édifice. Voici un mémoire d'artiste que nous avons trouvé aux Archives Départementales, (2) et que nous sommes heureux de transcrire ici : ce sera un petit détail de plus dans l'histoire peu connue de cet ancien couvent.

Mémoires d'ouvrages de marbrerie, peintures, menuiseries etc. . . . faites et fournies en l'église paroissiale du prieuré de St-Guénault à Corbeil, d'après les ordres de Monsieur Guyot, prieur curé de la dite, dans le courant de 1788, par Vaussy (3) sculpteur marbrier, boulevard du Midy, barrière d'Enfer (à Paris)

### Sçavoir

La fourniture de fonts baptismaux composé d'une cuvette de marbre noir d'Italie, soutenue par un tronc de colonne cannelée avec sa base en pierre de lièges prix convenu . . . . . 150 frs

(Suit la fourniture de pierre et de carreaux de marbre, sans autres détails pour 71 livres).

Fourni le maître autel en bois de chêne avec gradin et marche-pieds, orné de moulures et posé dans l'église, vaut prix convenu . . . . . 40 frs

Idem, fourni trois grands tableau pour la dite église, dont deux d'environ 8 pieds de haut chacun, représentant un bon pasteur et une magdelaine, et autre d'environ 7 pieds de long représentant le mariage de Ste-Catherine par Vignon, valent ensemble — 250 frs

Total . . . . . 511 frs

Le 20 Juin 1789, le premier curé accuse réception de ces œuvres et s'engage à les payer . . . . à mesure de la rentrée de ses fonds.

Sait-on ce que sont devenus ces Fonts Baptismaux et ces trois tableaux ?

H. LEMOINE,

Archiviste en Chef de S. et O.

---

(1) Voir le Bulletin: 1903, 2<sup>e</sup> partie p. 144

(2) G. 616.

(3) Nous n'avons aucun détail sur cet artiste.

## DECOUVERTE DE L'EMPLACEMENT D'UNE VILLE ROMAINE

### A BLANDY

Lors de mes déplacements en Seine et Oise, j'ai essayé de reconstituer sur place l'emplacement de la voie romaine Lutetia-Salio Clita-Genabum, et je me suis aperçu, à l'occasion de ces recherches, que la Carte d'Etat-Major signalait l'existence d'une voie romaine secondaire est-ouest passant au sud d'Estouches. Cette voie est connue de certains paysans sous le nom de voie de Mérouville (Eure et Loire). Mérouville est à 2 kilomètres 500 à l'ouest de Intreville et à 8 kilomètres à l'ouest d'Angerville, et on a fait à Mérouville il y a une cinquantaine d'années de fort intéressantes découvertes archéologiques rosseuses. Les travaux préparatoires de la carte d'Etat Major remontent malheureusement à plus d'un siècle (1836), m'a dit Monsieur HATTON) et j'ai pu constater que les vestiges de la voie de Merouville avaient presque complètement disparu, notamment à l'endroit où cette voie coupe l'emplacement présumé de la voie Lutetia-Genabum c'est-à-dire le GC 97, à 2 km 500 au nord d'Autruy sur Juine.

En revanche je me suis aperçu qu'il en restait un fragment très bien conservé à 1 km 500 au sud de Blandy, à l'ouest du G.C. 143 à la limite exacte des départements de Seine et Oise et du Loiret. A l'Est, du G.C. 143, la voie romaine a été entièrement détruite mais un agriculteur de Blandy, M. Chambon, m'a indiqué qu'il existait là de nombreux vestiges d'une occupation romaine et que son père avait retrouvé des pans de murs et même des mosaïques. Il a ajouté que son père avait prélevé des pierres à cet endroit pour les employer à des constructions personnelles.

Je me suis rendu plusieurs fois à cet endroit et en quelques minutes sans même creuser la terre, j'ai retrouvé à la surface du sol de nombreux fragments de tuiles à rebord, des morceaux de poteries incontestablement romaines et surtout de nombreux fragments de poteries à vernis rouge, à reliefs, dites poteries de la GRAUFESEN-QUE. Certains de ces fragments sont assez significatifs et l'un d'eux présente une scène en relief : on distingue nettement un buste, avec la tête et un bras, une sorte de palme. . . . Sur un autre se trouve un motif très fréquemment signalé par J. Dechelette dans ses ouvrages sur : Vases céramiques ornés de la Gaule Romaine.

Mais ce qui a complètement confirmé les déclarations de Monsieur Chambon est la découverte que je viens de faire il y a huit jours, de deux petits cubes de mosaïque blanche, dont l'authenticité n'est pas contestable, de l'avis même du comte et de Madame de Saint Périer.

Je me suis mis en rapport avec Monsieur Raymond Lantier Conservateur en chef du musée des antiquités nationales de Saint-Germain en Laye et Directeur des antiquités de Seine et Oise, qui a bien voulu s'intéresser à la question.

Je crains que les extractions de pierre dont j'ai parlé plus haut n'aient causé un assez grave préjudice aux vestiges qui pouvaient subsister de l'occupation romaine mais je conserve l'espoir que les dégâts n'aient été que partiels.

De toute manière on doit en creusant retrouver des débris intéressants, puisqu'on en découvre déjà beaucoup en surface.

J'ai proposé à Monsieur R. Lantier un système de fouille qui ne serait pas trop onéreux, (deux tranchées en croix), et j'attends la réponse qui sera donnée par la Commission des fouilles.

Max Le ROY.

Juge au Tribunal civil d'Etampes.

de la Commune de Blandy

Président de la Commission de remembrement.

---

---

## CHRONIQUE

### UNE PETITE DECOUVERTE INTERESSANTE : UN AS ROMAIN DECOUVERT DANS UN MUR

Le 23 Décembre 1944, un jeune apprenti maçon Johnny Boulé, démolissant de vieux bâtiments compris dans une ferme des Bordes, appartenant à M. MARCHAL propriétaire du Château des Bordes, château féodal dont les vestiges de l'entrée sont à peu près intacts, trouve dans le mortier (1) qui liait les pierres, dans une sorte de boîte en bois très vermoulue creusée dans un petit bloc de bois et en l'intérieur du trou, une pièce de bronze d'un diamètre apparenté à l'ancienne pièce de bronze de 10 centimes de la III<sup>e</sup> République, de 28 mm/ environ, avec effigie en relief.

Cette pièce enrobée dans la masse d'un vieux mur d'une construction très irrégulière et de 0 m, 60 d'épaisseur a donc été déposée là intentionnellement et date de façon précise la construction d'une partie au moins de cette ferme.

#### AVERS

Les inscriptions assez précises, d'après M. BLANCHET, Membre de l'Institut, seraient exactement :

M. AGRIPPA.L.F. COS. III

Le G est écrasé

Les deux P donnent le dessin entourant une tête à gauche, très en relief avec la couronne rostrale et représentant AGRIPPA, gendre d'Auguste;

Il s'agit donc de MARCUS VIPSIANUS AGRIPPA, général romain, gendre d'AUGUSTE.

Cet AS de bronze a donc été frappé entre 727 et 742 de ROME, soit entre 27 et 12 avant J. C.

#### REVERS

La frappe est beaucoup moins nette; néanmoins on y distingue :

S C

Au centre NEPTUNE, debout nu, avec une draperie enroulée autour de l'avant-bras droit ( qui soutient un dauphin) et rejetée sur l'épaule gauche dont la main tient le trident.

F. YDIER.

#### PREHISTOIRE

Au cours de la réunion du 27 Avril 1944 de la Société Préhistorique Française, il a été présenté à cette Société un crâne découvert par M. BOGARD à CHILLY-MAZARIN à 2 k 500 de LONGJUMEAU, sur le plateau dominant la vallée de l'Yvette.

Voici les lignes consacrées à cette découverte par le Bulletin de la Société N° 4 de 1944, page 73 :

« Le corps était couché sur le dos, directement sur le tuf, à 1 mètre de profondeur, sous une couche de terre argileuse, tête à l'O.N.O., pieds vers l'E.S.E, la tête tournée vers le S.O., les avant-bras, rames des tibias très rapprochés, le pied droit derrière le pied gauche; les nés sur le corps, les mains superposées sur le côté gauche du bassin;

(1) Extrait d'une monographie, en préparation sur La Celle-les-Bordes.

fémurs formant un angle important : bassin féminin. Aucun mobilier. Le crâne présente une ouverture dans le pariétal gauche qui serait due à une trépanation : une partie inclinée taillée par l'outil dans la partie supérieure du pariétal, les bords inférieurs se confondant avec les sutures coronale et temporale. Des incisures seraient des traces du dérapage de l'outil; un sillon important serait un commencement de travail. Le sujet n'a pas survécu. Le Dr Gaston DURVILLE estime qu'il s'agit d'une femme morte entre 25 et 40 ans, fort probablement des suites d'une trépanation. Le crâne est dolicho-céphale. Il y a de la carie dentaire et pas d'usure anormale des dents; la sépulture serait du néolithique tardif ou du premier âge du bronze.

« Discussion. — L. COURTIER ne pense pas qu'il s'agisse là d'une trépanation. G. GAUDRON estime que puisqu'il n'y a aucun mobilier, il est bien risqué d'attribuer ce squelette au néolithique, en se basant sur le seul fait qu'il y a peut-être eu trépanation. Puisqu'il n'y a rien qui prouve que ce crâne appartienne à la préhistoire, il n'intéresse que les anthropologues ou les médecins ».

---

Dans les *Positions de Thèses de l'Ecole des Chartes*, pour 1936, M<sup>me</sup> Pastoureau-Level a résumé ses recherches consciencieuses et pleines d'intérêt sur *Guillaume de Tignonville, prévôt de Paris*. Issu d'une famille beauceronne d'ancienne noblesse qui blasonnait *de gueules à six macles d'or 3, 2 et 1* il était fils de Louis de Tignonville, bailli d'Orléans, (1339), de Chartres (1393) et de Troyes (1394-1397). Chambellan de Charles VI dès 1339, il se vit confier d'importantes missions; bailli de Chartres le 18 janvier 1399 (? ?), il devint prévôt de Paris le 6 juin 1401; ses efforts pour punir l'assassinat de Louis duc d'Orléans, commis à l'instigation de Jean Duc de Bourgogne, lui attirèrent la haine de ce prince qui profita d'un excès de zèle pour obtenir sa destitution le 5 mai 1408. A titre de dédommagement, il fut nommé maître extraordinaire des Comptes et reçut de Charles VI d'autres missions. Il mourut en 1414. Il avait été ministre de la « Tour amoureuse », association littéraire fondée en 1401 : pris comme arbitre par Christine de Pisan dans la querelle du Roman de la Rose, il avait traduit les *Ditz moraux de phillosofes*, ouvrage qui eut beaucoup de succès auprès de ses contemporains. Outre Tignonville, qui relevait partie de Méréville, partie d'Etampes, il possède Saint-Cyr donné à son père par la reine Jeanne avec Marancourt, Voisins et Romard, le vicomte de Boisherpin dont dépendait Autruy avec le château de la Porte qu'il bâtit en 1402 et 1403 avec les gratifications du duc d'Orléans. Argeville, acheté en 1409 à l'Hôtel-Dieu de Paris moyennant trente livres de rente, Estouches, Mérobes, Pierre-Sèche, Ezarville l'Avenant, Fontenèche Quincampoix, la Grand Cour d'Abbeville, Hérouville, Montreau, Pontferré etc. Comme il n'avait pas d'enfants, il laissa tous ses biens à sa sœur Philippe, mariée à Jean III du Monceau, d'une famille orléanaise de forestiers royaux, qui avait pour armoiries : *De gueules à la fasce d'argent accompagnées de six annelets d'or, 3, 2 et 1*; en manières de brisure, la branche cadette de Boisherpin supprimera la fasce.

G. E.

## PELERINAGES EN HUREPOIX

M. Roger Lecotté, Secrétaire Général de la Fédération Folklorique de l'Île-de-France, prépare une thèse sur « les pèlerinages en Île-de-France » sujet magnifique, mais demandant de longues recherches et de minutieuses enquêtes.

Les membres de la société Historique du Hurepoix auront à cœur d'adresser à ce chercheur 38 rue Truffaut à Paris, les renseignements qu'ils pourraient posséder sur les pèlerinages en Hurepoix :

Notre-Dame de la Paix des Augustines de Corbeil, Sainte Julienne de Nicomédie au Val Saint Germain.

Notre-Dame de Longpont.

Pèlerinage de Notre Dame, à Saint Lambert-les-Bois où les vignerons se rendaient le 15 août porter une grappe de raisin précoce.

Depuis 1539, deux pèlerinages, l'un le 7 mai commémorant la décollation du Saint, l'autre le deuxième dimanche après l'Assomption, pour la restitution de la relique à la paroisse, attiraient des fidèles à Sainte Mesme.

En 1731, Aimée Gandrille fille du fermier de Noncerve à Bouville fut guérie miraculeusement par Notre-Dame de Bon Secours dont l'intéressante statue de pierre du XIV<sup>e</sup> siècle, se voit dans l'église d'Orveau.

A Ponthévard, une statue de la Vierge, de facture rustique, du XVI<sup>e</sup> siècle, attire chaque année le 8 septembre de nombreux pèlerins.

Notre-Dame de Consolation à Sénart.

Notre-Dame des Champs à Essonnes.

Notre-Dame de Varennes à Valpuseux.

Saint Evroult à Saint-Chéron.

Saint-Sulpice de Favières.

Pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame à Ablon.

La Vierge de Saint-Chéron célébrée par Péguy.

La Fontaine St-Yon, où l'on prétend que le saint a lavé sa tête et laissé une tache de sang sur une pierre qui occupe le fond. Les sources de Saintot ou Ste eau à Villeneuve St-Georges, de St-Lauré à Dourdan, de St-Clair à Gometz, de St-Martin à Valenton, à Sainte Geneviève des bois, St-Mesmain à Corbreuse etc.... méritent également de figurer dans cette étude.

E. H.

### NOTE SUR UNE STATUE DE L'ÉGLISE DE FONTENAY LE VICOMTE.

Il existe dans cette église relevée contre le mur sud, une statue de chevalier du XIII<sup>e</sup> siècle, provenant d'un tombeau aujourd'hui disparu, qui a été classée Mon. Hist. le 30 septembre 1911. Ce gisant de pierre est d'une belle facture, en bon état, et porte sur son rebord une inscription très abîmée, où l'on ne distingue guère que les mots : *Guillaume* ..... *aille* et la date : 1301.

Sur l'écu pendu à gauche, se voient : *deux fasces*.

Ce détail m'a permis d'identifier le personnage.

Il s'agit d'un chevalier d'Allouville, qui porte d'argent à deux fasces de sable, seigneur de Gille-voison, près Villabé, à 6 ou 7 km. de Fontenay.

Cette famille doit-elle être confondue avec celle de *La Houville*, dont précisément un membre, Adelaïde de la Houville, + 1329 est enterrée dans la même église. ?

Ce fief de la Houville, sis à Lardy, ne serait-il pas, malgré la graphie légèrement différente, le même que celui d'Allouville. ?

Question difficile à résoudre faute de documents.

En tous cas, l'essentiel était d'essayer de mettre un nom au dessous d'une assez belle statue du XIII<sup>e</sup> siècle, analogue à celle d'Haymon, conservée à St-Spire de Corbeil.

Grâce à l'écu armoirie, c'est chose faite.

H. L.

## LA GRANDE PÎTIE DES STATUES D'ART POPULAIRE DANS LES EGLISES DES ENVIRONS DE PARIS

Il est un fait navrant que confirme une inspection générale de nos églises, même voisines de Paris : la quasi totalité des œuvres de nos tailleurs d'images des siècles passés a disparu.

Quelques uns sont encore conservés dans les sacristies; d'autres sont relégués dans les combles ou les débarras en grand danger de disparaître à leur tour .....

En regardant des photographies prises ces temps derniers, je revois tel Christ archaïque d'un intérêt certain, qui doit être encore pendu comme je le vis, avec des bottes d'oignons à la poutre d'un grenier de presbytère briard, telle vierge de bois du XVI<sup>e</sup> siècle, admirable, qui git parmi les meubles et objets brisés dans les combles d'un hospice du Hurepoix.

Mais voici, en revanche, un Saint-Joseph remarquable et rare rendu à la contemplation des fidèles en l'église Notre-Dame, d'Etampes, par l'intelligence et le goût averti de M. l'archipêtre Guibourgé, qui sût le tirer de l'oubli d'un réduit obscur.

L'inventaire de ces précieuses statues doit aider à la reprise de traditions comme celles des fêtes patronales ou corporatives et des pèlerinages.

Beaux Arts 31 Octobre 1941.

Roger LECOTTE.

## BIBLIOGRAPHIE

---

Aux Archives départementales de Seine et Oise, la série H du clergé régulier est particulièrement riche; en ce qui concerne les arrondissements de Corbeil et de Rambouillet, citons les abbayes de Longpont de Jarcy, d'Hyères, de Vilier-la-Joie, des Hautes-Bruyères, de Clairefontaine, de Morigny, des Vaux de Cernay, de Neauphle-le-Vieux et de St Rémi des Landes, les prieurés de St-Eloi de Longjumeau, de St-Pierre de Monthléry, de N. D. d'Esnonnes, de Saulx les Chartreux, de St-Yon, de St-Martin de Brétencourt, de St Paul des Aulnais, de N.D. de la Roche, de Ste Avoie, de Louye, de St Pierre d'Etampes, avec les Trinitaires, les Cordeliers et les Capucins de cette ville, les Récollets de Corbeil, les Célestins de Marcoussis, les Camaldules de Grosbois, sans oublier les commanderies de St-Jean en l'Île, du Saussaye, d'Etampes, de Chauffour, de Balisy, du Déluge etc. Cette série depuis longtemps délaissée, attirera l'attention de l'infatigable archiviste qu'est M. Henri Lemoine : il fallait y mettre de l'ordre et la doter d'un inventaire. Dès 1930, il s'est appliqué à revoir un par un les 459 registres et les 657 cartons qui la composent. En 1941, 1942, il a publié deux petits catalogues, un pour les abbayes d'hommes, un pour celles de femmes, les Ordres militaires et les Hôpitaux, dans lesquels, après un classement sommaire, il a indiqué en gros ce qu'il y avait dans cette série. Des liasses homogènes étaient constituées dans chaque carton; ceux-ci étaient numérotés et les érudits, qui s'y reporteraient, pourraient désormais fournir une référence exacte, ce qui était impossible jusqu'alors. Un premier pas était fait : l'importance de cette série, dans laquelle sont conservés les documents les plus anciens et les plus précieux sur le Département, demandait un nouvel effort.

En pleine guerre, sans se laisser rebuter sur la pénurie de matières premières et par les difficultés de toute nature que l'occupation faisait surgir grâce à la collaboration dévouée de son rédacteur M. Houth et de son commis principal M. Merle, M. Lemoine a revu et achevé le triage : il a rédigé et commencé en juillet 1944 l'impression d'un *Inventaire sommaire* réglementaire de la série H, il vient de paraître. En tête figure une table des matières, rangeant les abbayes et les prieurés par ordre religieux, et comprenant un supplément notamment pour les maisons dont les titres se trouvent en d'autres séries que la série H. Une heureuse innovation que l'on ne rencontre pas dans les publications similaires des départements voisins (Eure et Loir, Seine et Marne, Yonne etc) facilitera grandement les recherches : l'ouvrage est doté d'une table des noms de personnes et d'une table des noms de lieux, cités dans l'*inventaire*. Ce manuel clair, précis et commode mérite à M. Lemoine la reconnaissance de tous les travailleurs : on ne saurait trop l'en remercier.

(Comte de Jouvencel). Recherches historiques, généalogiques et biographiques sur les Jouvencel. — Villeconin 1940.

— Etampes. Société régionale d'imprimerie. — Non mis dans le commerce et tiré à 200 exemplaires. — Exemplaire n° 183. — Un vol. grand in — 4° de XVI + 801 pages.

M. le comte de Jouvencel a bien voulu faire don à notre Société du volume magnifique qu'il a consacré à l'histoire de sa famille; cette savante étude, appuyée sur de nombreux documents d'archives, est avant tout un « Mémorial de Famille », nous dit un, de Jouvencel, mais c'est également un livre d'histoire qui intéresse tout particulièrement notre Hurepoix par les anciennes seigneuries ayant appartenu ou appartenant encore aux Jouvencel: les pages relatives à Chevincourt, Aigrefoin et Chevigny sur le territoire de Saint Rémy les Chevreuse (Canton de Chevreuse), à Dhuison (Canton de la Ferté-Alais), à Villeconin (Canton d'Etampes) où réside l'auteur de ce volume touchant en bien des points à l'histoire générale et à l'histoire locale; elles renferment des précisions généalogiques fort instructives sur les propriétaires successifs de ces domaines. Nous y apprenons également que le Hurepoix a été doté au XVII<sup>e</sup> siècle d'un gouverneur Georges Filsjean, baron de Presles, gentilhomme du prince de Condé.

Nous souhaitons pouvoir, dans un de nos prochains Bulletins, donner, ainsi qu'a bien voulu nous y autoriser le Comte de Jouvencel, un compte-rendu détaillé des chapitres consacrés aux domaines situés dans le Hurepoix. Mais dès maintenant, nous tenons à adresser nos meilleurs remerciements au Comte de Jouvencel qui a tant de liens avec Hurepoix et a fait œuvre très méritoire en rappelant à la vie son vieux château de Villeconin, dont un des joyaux est certes cette belle salle de Jean Montagu portant les armes de l'ancien seigneur de Marcoussis.

H. Lemoine, Archiviste en chef de Seine-et-Oise. — Manuel de Bibliographie Générale du Département de Seine-et-Oise. — Largentières Ardèche. Imp. E. Mazel. 1945 — Une brochure in 8. de 38 pages. —

Voici une œuvre capitale, dont l'importance dépasse de beaucoup le nombre des pages qui la composent. M. Lemoine a voulu faire profiter tous les amis de la grande région qui, sous le nom de Département de Seine-et-Oise, entoure Paris d'une sorte d'anneau irrégulier, de sa science impeccable et d'une expérience qu'il a acquise depuis les treize années où il est à la tête de nos Archives Départementales.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Seine-et-Oise sauront un gré infini à M. Lemoine d'avoir bien voulu condenser en moins d'une demi-centaine de pages des trésors d'érudition. En ce qui concerne le Hurepoix et la partie de la Brie qui constituent notre domaine, les membres de notre Société trouveront là de précieuses indications pour les guider dans leurs travaux.

M. Lemoine a donné la liste des monographies communales de notre Département « les plus importantes et les meilleures », nous dit-il, les autres ayant été écartées par lui en raison de « leur brièveté ou de leur insignifiance ».

Voici deux monographies qui nous touchent particulièrement :

*Brétigny*, par Bertrand — Lacabane 1886 — *Brunoy*, par Motheau, 1911 — *Dourdan*, par Joseph Guyot 1869 — *Méréville*, par l'abbé Bernos 1903. — *Monthléry*, par Malte Brun 1870. — *Palaiseau*, par Cossonnet 1895. — *Saint Chéron*, par le Dr Viau 1873 — 1875. 4 vol. — *Saulx-les-Chartreux*, par l'abbé Chaudé 1881. — *Villeneuve-Saint-Georges*, par Javelle 1938.

Il y a donc, pour ceux de nos collègues qui en ont le goût, du pain sur la planche, d'autant que certaines de ces monographies remontent, on le voit, à plus d'un demi-siècle, ou même de trois-quarts de siècle. M. Lemoine attire notre attention sur l'importance de la bibliothèque de ses Archives départementales qui s'est sûrement spécialisée dans l'histoire des Communes et compte à l'heure actuelle environ 1.200 volumes sur le Département, dont beaucoup sont totalement épuisés et ne se trouvent plus ailleurs. Il indique que, suivant la tradition, les travailleurs sont bien reçus conseillés et documentés aux Archives de la rue Neuve-Notre-Dame et que ceux qui sont venus en ont gardé un souvenir excellent et reviennent avec plaisir.

Nous ne pouvons, les uns et les autres, que souscrire à cette juste appréciation et nous nous faisons un agréable devoir d'exprimer la particulière gratitude de notre Société à notre Président d'honneur.

Comte Ernest de Ganay. Châteaux et Manoirs de France. Ile-de-France. Notes d'histoire et d'art. — Paris. Vincent Préal et Cie. 1938-1939. — 5 vol. in 8°.

Parmi les notices, accompagnées d'excellentes illustrations, que le Comte Ernest de Ganay a consacrées aux châteaux de l'Isle-de-France, un certain nombre ont trait à des demeures notables situées sur le territoire étudié par notre Société.

*Baville, Bévilliers-Breteil, Courances, Courson, Dampierre, Farcheville, Flacy-en-Bière, Grosbois, Jeurre, Jouy-en-Josas, La Cour-Senlisse, La Grange-du-Milieu, Le Marais, Ormesson, Saint-Jean-de-Beauregard, Sucey-en-Brie* revivent ainsi sous les yeux de ceux qui ont pu les visiter ou qui ont le désir d'en connaître l'histoire.

Les styles des diverses époques de construction, les objets précieux qui meublent les intérieurs, les variations que les jardins ont subies sont décrits d'une main sûre par M. de Ganay qui nous donne également la liste des possesseurs successifs de ces grandes demeures.

Dans le groupe imposant de Châteaux qui parsèment la région parisienne et où se confondent l'art et l'histoire, notre Hurepoix et notre Brie peuvent revendiquer, on vient de le voir, une place de choix. C'est avec plaisir et profit que l'on parcourt ces beaux volumes.

R. C.

---

---

M. Jean Hubert, Archiviste du Département de Seine-et-Marne, vient de publier le *Répertoire de la série H* de son dépôt. De 1864 à 1880, l'Archiviste Lemaire en avait bien fait imprimer les *Inventaires sommaires*, mais sans tables; faute d'un classement préalable, certains documents de cette série se trouvaient égarés au milieu des séries E, F, G, I et Z; d'autre par leur nombre s'était accru notablement par voie de don, d'acquisition et de réintégration. Grâce au zèle infatigable de M. Hubert, on a désormais un tableau clair, méthodique et complet des divers fonds d'abbayes, prieurés, couvents, commanderies, maladreries et hospices qui composent aujourd'hui la série H des Archives de Seine et Marne : outre le rappel de la cote de la publication précédente, chaque maison y a sa bibliographie très détaillée.

Les lecteurs de notre Bulletin trouveront à y glaner pour les prieurés de N.D. d'Argenteuil, d'Essonnes, de Gournay, des Hautes-Bruyères, les abbayes de Longpont, de St-Martin de Pontoise, d'Yerres, de St-Cyr, de Berchères, le couvent de Marcoussis, les Dominicains de Poissy, la Congrégation de la Mission de Versailles etc.

G. E.

---

### NOS PROCHAINES PUBLICATIONS

Pierre Rainal : Le Château de Farcheville.

Victor Chaudun : Histoire de Villemoisson-sur-Orge.

Abbé Jean Lassailly : Le Clergé dans le District de Corbeil, pendant la Révolution.

M<sup>me</sup> Houth-Baltus : Notes de Toponymie en Hurepoix les « Houches »

Gaston Brière : Jules-Hugues Rousseaux sculpteur du Roi à Lardy.

Georges-Maurice Staës : L'église de Verrières-le-Buisson.

Comte de Jouveneel : La seigneurie de Villeconin.

Gustave Estournet : Les barons de Milly-en-Gatinais.

Roger Bailly : Vayres-sur-Essonnes

René Fourmont : La structure agraire du Hurepoix.

Le père Robert de Pas (eudiste) fait des recherches sur les missions de St Jean Eudes en Seine-et-Oise : 1651 à Corbeil ; 1653 à Pontoise ; 1671 à Versailles ; 1673 à Saint-Germain-en-Laye ; nous serions reconnaissants aux membres de la Société Historique du Hurepoix qui possédaient des renseignements notamment sur le passage du saint à Corbeil de vouloir bien lui faire parvenir, 9 Boulevard Central, Le Chesnay (S-et-O.)

## LES ROSES DANS L'ARRONDISSEMENT DE CORBEIL

Pour être devenue mondiale, la réputation des roses de la Brie ne date pas d'hier, elle s'appuie sur un grand passé confinant, à la légende.

L'extension de la culture du rosier dans les communes qui nous sont les plus proches : Villecresnes, Mandres, Périgny, Santeny, Marolles, Boussy St-Antoine, est inséparable du développement pris par la production des roses à Provins d'abord, puis dans cette partie de Seine-et-Marne avoisinant immédiatement notre arrondissement de Corbeil avec, pour centre les pépinières de Grisy-Suisnes, s'étendant sur Coubert, Servon, Brie-Comte-Robert, Soignolles-en-Brie, Grégy-sur-Yières, Evry-les-Châteaux.

Cette terre briarde a une prédestination horticole, n'est-elle pas le fief même de Saint Fiacre, le vénéré patron. Qu'il me soit permis de retracer brièvement son histoire :

Né en Irlande vers 610, fils aîné du roi d'Ecosse contemporain de Clotaire II, il fut touché par la grâce renonça au luxe de la cour et se fit ermite à vingt ans.

Venu en Gaule avec quelques compagnons, il fixa son ermitage au village de Breuil à 10 km de Meaux. La réputation de ses vertus ne tarda pas à s'étendre rapidement et les pèlerins vinrent le trouver pour obtenir des guérisons.

Il fut vite nécessaire de rechercher de la nourriture pour ces hôtes de passage et St Fiacre s'adresse à St Faron, évêque de Meaux pour obtenir un terrain dans le but d'établir un potager. St Faron l'autorisa à occuper toute la terre qu'il pourrait entourer lui-même d'un fossé en une seule journée.

St-Fiacre prit sa hêche pour accomplir ce travail, mais l'outil lui échappant des mains, creuse de lui-même si rapidement qu'une grande étendue de terrain fut ainsi entourée.

Une femme nommée Beanaude, témoin du miracle, rapporta le fait à St-Faron, accusant St-Fiacre d'avoir conclu un pacte avec le diable. L'évêque voulant se rendre compte par lui-même vint sur place et, convaincu des vertus exceptionnelles de St Fiacre, prit désormais son ermitage sous sa protection. Le miracle continuant, les cultures entreprises dans le nouvel enclos prospérèrent de façon extraordinaire, les légumes furent produits en grande abondance, de même que les fleurs, en particulier le lis et la rose.

A la mort de St-Fiacre, le 30 Août 670, son oratoire lui servit de tombeau. En 1655 ses reliques furent cachées dans le château de Villemareine pour les soustraire aux calvinistes. Contenues dans une chasse couverte d'or et d'argent, elles furent transférées à Meaux en 1668 et une partie fut déposée en 1627 et 1695 en Toscane dans la chapelle de Loppaia construite par les ducs de Florence.

Plus tard, l'église primitive fut détruite et l'enclos est devenu un orphelinat agricole. Le nom primitif du Breuil fut remplacé par Saint Fiacre à une époque réculée.

Pour revenir à la rose, nous savons tous qu'elle est d'origine divine, elle fut créée blanche et Vénus avait pour elle une prédilection, en voulant la cueillir, elle se piqua .... se piqua, une goutte de sang perlant de la piqûre tomba sur la fleur, ainsi naquirent les roses rouges.

Cinq cents ans avant Jésus-Christ, Anacréon en chanta la première naissance. Du berceau à la mort et à l'éternité, elle protégeait les Romains, elle fut la fleur symbolique des premiers chrétiens avant de devenir l'emblème de l'innocence, de la grâce et de la beauté.

Spontanée sur notre sol, la *Rosa Gallica*, nommée plus tard *rosier de Provins*, est cultivée depuis la plus haute antiquité, de même la *Rosa Canina*. Les formes simples ont donné, avec l'intervention plus ou moins directe de l'homme, des fleurs aux pétales plus nombreux, mais c'est seulement par le croisement entre ces deux espèces qu'est apparu le *rosier de Damas*. Cultivé à Paestum, c'est celui même qui fut importé de Terre Sainte vers 1240 par Thibault IV le chansonnier, comte de Champagne et de Brie qui, par désespoir d'amour se consacra passionnément à sa culture et en fit faire d'importantes plantations aux environs de Provins.

Première rose remontante connue, elle acquit pendant des siècles une grande renommée et fut l'objet d'un commerce très actif pour la parfumerie, la droguerie, la confiserie. Cette culture s'étendit et devint une spécialité de certains centres tels que Fontenay-aux-Roses, Puteaux, Belleville, Bagnolet, qui firent à Provins une concurrence si désastreuse que ses célèbres roseraies avaient en 1789, totalement perdu leur importance.

C'est à l'instigation de l'Amiral de Bougainville que son jardinier, Christophe Cochet, créa en 1800 les pépinières de Grisy-Suisnes, point de départ des cultures actuelles, auxquelles étaient réservées un grand avenir puisque les quatre générations qui ont successivement dirigé les pépinières Cochet, ont cultivé plus de 6.000 variétés de roses. Vers 1840, l'extension de ces plantations se développa progressivement; ce furent d'abord des ouvriers de la maison Cochet qui s'établirent rosiéristes; la vente à la clientèle bourgeoise ne suffisant plus, des rosiers furent produits spécialement pour des « forceurs » des environs de Paris qui les faisaient fleurir en serre pour les vendre aux boutiquiers. Nouveau débouché qui incita les rosiéristes à produire de la rose pour la fleur coupée et la vente aux Halles.

Vers cette même époque, les vignes des coteaux de l'Yerres devinrent improductives, les rosiers les remplacèrent. Nous savons notamment de source sûre que la *rose Maréchal Niel* venue de Montauban, fut greffée par Ledéchaux, rosiériste à Villecresnes et livrée au commerce en 1864.

Avant 1874, année qui marque le début de fonctionnement de la ligne de Vincennes, les possibilités de livraison à Paris étaient précaires, c'est ainsi que Jean Louis Coudray, rosiériste à Marolles où il est né en 1806 allait prendre le train à Brunoy en portant son panier de roses sur son dos. A Villecresnes, le précurseur fut Trampson qui s'en allait par la route, portant lui-même ses roses pour les vendre au marché près de la Fontaine des Innocents. Son premier voyage lui

ayant rapporté sept francs, il estima qu'une belle perspective s'ouvrait devant lui; ainsi débuta l'approvisionnement de Paris en roses coupées.

Le souvenir en est resté et les annales mentionnent la fête des roses donnée à Grisy-Suisnes du 15 au 18 Juillet 1876 où trente roséristes montrèrent leur production, Scipion Cochet n'apportant pas moins de 6.000 roses en 760 variétés. La fanfare de Boissy-Saint-Léger est venue prêter son concours et son chef, à cette occasion a cette occasion a composé une polka intitulée « Les roses de Grisy-Suisnes ».

Ultérieurement la culture primitive en plein champ s'est perfectionnée; à partir de 1878 commencèrent les cultures sous châssis avec coffres surélevés. Avant 1914, un train spécial de la ligne de Vincennes, dénommé train de roséristes, transportait à Paris la production de la Brie, apportant journellement aux Halles 1.200 paniers contenant 60 à 80 douzaines de roses. A cette époque, 450 hectares étaient plantés en rosiers et dix mille châssis utilisés pour le forçage.

Cette production considérable marque l'apogée du nombre des roses produites; c'était alors la culture exclusive des hybrides remontants qui durent céder la place à partir de 1925 aux hybrides de thé, plus aptes à donner satisfaction à la clientèle, mais nécessitant la culture en serre.

C'est ainsi qu'aujourd'hui les vastes serres utilisées pour la production des roses coupées couvrent, pour les seules communes de Villecresnes et de Mandres, une superficie de dix hectares et sur Grisy, Servon, Santeny, cinq hectares.

En 1939, il n'était pas cultivé dans ce terroir briard moins de sept millions de rosiers, chiffre bien diminué par la période de guerre, mais que l'esprit d'entreprise et l'initiative des horticulteurs ne tardera pas à rétablir; ainsi la reine des fleurs, toujours plus belle, continuera à affirmer, partout où elle sera demandée, la prééminence de la production française.

M. VACHEROT

Horticulteur

Ancien Maire de Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise)

---

---

INSCRIPTION RELEVÉE A L'ÉGLISE DE BOUVILLE

Ici près de l'autel de Ste Barbe repose le corps d'honorées Personnes Maximilien Arnoult vivant greffier en chef de la maréchaussée d'Estampes auparavant receveur de cette baronnie qui décéda le 3<sup>e</sup> jour de juin 1701 et de Jeanne Chevalier sa femme qui décéda le 23 février 1669 âgée de 59 ans lesquels ont légué et délaissé en l'église céans la somme de 23 l. de rente foncière en deux parties à prendre sur les dénommés au cont<sup>ra</sup> passez devant le Normant commis du tabellion de cette Baronnie les 2 février et 4<sup>e</sup> Mars a la charge que la fabrique sera tenue de faire célébrer annuellement et à perpétuité pour le repos de leurs ames chacun 20 lit<sup>es</sup> dont le 1<sup>er</sup> sera chanté le jour de leur décez et le second 3 mois après et outre sera dit un salut à perpétuité a l'issue des vespres le jour de la plus prochaine feste de la mort dudit Arnoult ou l'on chantra en chappes l'Hymne Magnificat et l'or<sup>on</sup> propre du jour ensuite le Libéra sur la fosse et l'oraison Inclina sera dit aussy a l'intention de la dite Jeanne Chevalier un salut le 10<sup>e</sup> de l'annonciation de N. Dame a l'issue des vespres ou lon chantera l'hymne Magnificat et l'oraison propre ensuite le Libéra sur la fosse et l'oraison pourquoy sera païé le mesme jour par les héritiers des dits défunts la s<sup>omme</sup> de 30 s desquels seront distribuez 13 s au prêtre et a chacun des deux enfants de chœur 2 s 6 d le surplus restera pour l'œuvre qui se charge de fournir le luminaire et de faire annoncer au prone le dimanche auparavant par M. le curé les fonda<sup>rs</sup> cy dessus nommez  
Re — quiescant in face.

A. C.

---

## CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

Président d'Honneur : **M. Henri LEMOINE**, Archiviste en Chef  
de Seine-et-Oise.

Président : **M. Robert DE COURCEL**.

Vice-présidents : **M. l'Archiprêtre GUIBOURGE; M. Jacques  
ZEILLER, M. Emile HOUTH.**

Trésorier : **M. André CROS.**

Secrétaire Général : **M. Roger BAILLY.**

Sécrétaire : **Mlle VIVAUX.**

Archiviste-Bibliothécaire : **M. Gustave ESTOURNET.**

---

Dans chaque canton, les membres de la Société sont invités à se  
mettre en rapport avec les délégués dont les noms suivent :

CORBEIL : MM. André Gros à Corbeil et Armand Duclos à Esson-  
nes.

ARPAJON : MM. Jacques Zeiller, à Saint-Michel-sur-Orge  
Ninon à Brétigny-sur-Orge.

BOISSY-SAINT-LEGER : Pierre Bezançon, à Marolles en Brie.  
Vacherot à Boissy-Saint-Léger.

DOURDAN : Jean Chanson et Emile Auvray à Dourdan.

ETAMPES : L'Archiprêtre Guibourgé, à Etampes.  
Pierre Rainal, à Farcheville, par Bouville.

FERTE-ALAIS : (La) Roger Bailly, à Vayres sur Essonnes.  
Dr Subercazes à la Ferté-Alais.

LIMOURS : Ernest de Caraman à Courson-Monteloup.

LONGJUMEAU : Chaudun, à Villemoisson-sur-Orge.  
Albert Lebrun, à Epinay-sur-Orge.

MEREVILLE : Ferrand à Méréville.

MILLY : Caillet à Puiset le Marais  
Comte Hubert de Ganay à Courances.

PALaiseau : Dr Bailliart, à Massy

VILLENEUVE SAINT-GEORGES : René Cornesse à Yerres.

La Société Historique et Archéologique de Corbeil, d'Etampes et du Hurepoix, fondée en 1894, exerce une activité collective dans le cadre de la partie sud du Département de Seine-et-Oise.

Elle a publié dix neuf volumes de Bulletins semestriels, dont les années : 1895, 1896, 1897, 1898, sont épuisées. De même que les tomes I, III, IV, V, des Mémoires et documents ». Brunoy, esquisses historiques par Mottheau. Promenade artistique en Seine-et-Oise, par Martin Sabon. Album des objets mobiliers classés de Seine-et-Oise, sont en vente au prix de 200 frs l'un.

Les réunions, ont lieu le 4<sup>e</sup> jeudi du premier mois de chaque trimestre, sauf au mois de juillet où elles ont lieu le 1<sup>er</sup> ou le 2<sup>e</sup> jeudi.

Les demandes d'admission sont adressées au Président, 47 rue de Bellechasse, Paris VII<sup>e</sup> ou Vigneux-sur-Seine Seine-et-Oise, et après avis conforme du Bureau, présentées par lui à la séance ordinaire du conseil.

Toutes les demandes de renseignements sont adressées au Président. Le montant de la cotisation annuelle est fixé à 50 frs (25 pour les membres du clergé et de l'enseignement) à adresser à M. Gros, notaire à Corbeil, trésorier de la Société, compte chèque postal, au nom de la Société, Paris 1508-40.